

MEMOIRES MINORITAIRES

Ce document est mis en ligne par l'association Mémoires minoritaires sous la licence Creative Common suivante : CC-BY-NC. Vous pouvez ainsi librement utiliser le document, à condition de l'attribuer à l'auteur.trice en citant son nom. La reproduction, la diffusion et la modification sont possibles, en revanche l'utilisation ne doit pas être commerciale. Pour plus d'information : <https://creativecommons.org/>

Pour soutenir notre initiative indépendante, merci de faire un don à l'adresse suivante : [DONNER](#)

Votre don permettra de pérenniser la libre diffusion des archives LGBTQI+.
Exemple : 5 € = 1 fanzine, 10 € = 1 numéro de revue...

Nous ne sommes pas responsables des propos ou des images des documents numérisés : ceux-ci peuvent être destinés à un **public averti** et **majeur** (langage violent, images pornographiques, discussion sur des sujets sensibles, destruction du patriarcat, jets de paillettes, etc...).

Si vous êtes propriétaire d'un document numérisé, merci de nous contacter rapidement à l'adresse mail suivante : contact@memoiresminoritaires.fr . Nous retirerons le document dans les plus brefs délais et nous serons heureux.de discuter avec vous des modes de diffusion futurs.



arcadie

revue littéraire
et scientifique

134

douzième année

février 1965

TARIF DES ABONNEMENTS

	1 an	6 mois
France, Italie, Communauté Française ..	38 F	19 F
Etranger	50 F	25 F
Abonnement de soutien : 1 an :	45 F	— Etranger : 60 F
Abonnement d'Honneur :	100 F	
Le numéro :	3,50 F	

« Arcadie » est toujours expédiée sous pli fermé

Abonnements - Correspondances - Envoi de textes

« ARCADIE »

19, rue Béranger, Paris-3°

Chèque bancaire ou C.C.P. Paris n° 10 664-02

au nom de « ARCADIE »

La Direction reçoit uniquement sur rendez-vous.

Les Auteurs qui sont avertis que leur texte n'est pas accepté peuvent le reprendre à la Direction. Celle-ci décline toute responsabilité pour les manuscrits qui lui sont confiés.

Les textes publiés engagent la seule responsabilité des Auteurs. Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S.

Timbre pour toute correspondance.

0,50 F pour tout changement d'adresse

Der Kreis-Postfach Fraumunster 547. Zurich 22.

C.O.C. postbox 542. Amsterdam. Hollande.

Forbundet af 1948, Postbox 1023. Copenhague. K.

Forbundet av 1948. Postbox 1305. Oslo. Norvège.

Riksforbundet for sexuellt likaberättigande

Box 850. Stockholm. I. Suède.

Mattachine, Mission Street, 693, San Francisco, U.S.A.

One. 2256 Venice Bd. Los Angeles 6 (U.S.A.)

Janus Sty. Room 229.34 South Seventeenth St. Philadelphia 3 (U.S.A.)

C.C.L., 29, rue Jules-Van-Praet, Bruxelles

Renseignements à « Arcadie »

« Copyright « Arcadie 1965 »

— Le Directeur A. BAUDRY - Imp. Nouvelle - ILLIERS

Dépôt légal 1965. N° 395 — Imprimé en France

ARCADIE
REVUE LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE

DOUZIÈME ANNÉE

FÉVRIER 1965

SOMMAIRE

Proudhon et l'amour « unisexuel », par DANIEL GUERIN	55
Le procureur de Judée, par MICHEL MAYER	63
Essai de méthodologie pour l'étude des aspects homo- sexuels de l'histoire, par MARC DANIEL (suite et fin)	72
Regards sur trois homosexuels mariés, par ROBERT AMAR (suite et fin)	78
L'autre côté de la Manche	84
LIVRES :	
Un autre pays, de James BALDWIN	91
L'ami de passage, de Christopher ISHERWOOD	94
Les secrets du Gotha, de Ghislain de DIESBACH	95
Mille chemins ouverts, de Julien GREEN	96
Chronique de Cinéma	100

HOMMAGE AUX AMITIÉS PARTICULIÈRES

DISCOURS EN ARCADIE

Deux grands disques microsillon 33 tours
(excellente audition)

ALLOCUTIONS PRONONCÉES AU BANQUET
DU 11 NOVEMBRE 1964

ALLOCUTIONS

de

Mme GOUZE-RENAL

M. ROGER PEYREFITTE

M. JEAN DELANNOY

M. ANDRÉ BAUDRY

M. ANDRÉ-CLAUDE DESMON

Commander immédiatement ces 2 disques

— Tirage très limité —

(Les 2 disques, port compris : 50 F)

PROUDHON

ET L'AMOUR « UNISEXUEL »

(suite et fin) (1)

par DANIEL GUERIN.

Dans une étude précédente (1), j'ai montré le singulier intérêt que Proudhon, plus connu assurément comme réformateur social que comme sexologue, portait à l'homophilie. Il me reste à chercher la clé de l'énigme dans sa vie et sa personne. La plupart de ses nombreux commentateurs se sont dérobés devant une aussi indiscreète enquête. Tout au plus, l'un d'eux, Jules L. Puech, s'est-il borné à indiquer, sommairement, que la source de ses refoulements serait « sans doute » révélée par la psychanalyse (2).

Tout jeune, à l'âge de dix-sept ans, Proudhon éprouve, comme il nous le raconte lui-même, un « amour platonique » qui le rend « bien sot et bien triste ». Il s'éprend d'une jeune fille à la manière d'un chrétien, c'est-à-dire avec « la foi à l'absolu » (3). En dépit de sa « verte jeunesse » qui réclame des satisfactions plus concrètes, il se fait le « gardien » et le « participant » de la virginité de la demoiselle. A la fin, « ayant trop attendu, la jeune personne s'est elle-même détachée et mariée à un autre ».

Pourquoi ce singulier comportement amoureux, qui s'est prolongé durant cinq années? Proudhon attribue son « affection mentale » à la lecture de *Paul et Virginie*, de Bernardin de Saint-Pierre, « pastorale prétendue innocente et qui devrait être à l'index de toutes les familles ». Et il dénonce « le péril de ce platonisme qu'une vaine littérature voudrait ériger en vertu ». Il nous suggère une autre explication lorsqu'il note dans ses *Carnets* : « Je souhaite, si je me marie jamais, d'aimer autant ma femme que j'ai aimé

(1) Voir *Arcadie*, n° 133, janvier 1965.

(2) Introduction au volume des *Œuvres Complètes de P.J. Proudhon* contenant *Du Principe de l'Art, La Pornocratie ou les femmes dans les temps modernes*, éditions Rivière, 1939, p. 304.

(3) Cité par Daniel Halévy, *La Jeunesse de Proudhon*, 1913, p. 36.

ma mère » (4). Peut-être a-t-il été paralysé, comme tant d'autres, par le fameux complexe d'Édipe. Toujours est-il qu'il dut à ce malheureux amour de rester puceau, pendant dix ans après sa puberté :

« Celui, raconte-t-il, qu'une passion idéale a saisi de bonne heure et conduit fort avant dans la virilité est devenu, par son idéalisme même, gauche et maladroit avec le sexe, dédaigneux de la galanterie, où il ne réussit pas, brusque et sarcastique envers les jolies personnes, intraitable à l'endroit des positions mitoyennes, qu'il qualifie, non sans raison, d'immorales. Bref, il regimbe, malgré son appétit et ses dents, contre l'amour qui le pique, l'irrite, le fait rougir comme un lion (...) Il se sent extravagant, ridicule, (...) il prend en aversion et l'amour, et le mariage, et la femme. »

Pendant des années, Proudhon, « lamentable martyr de la continence », sera « assailli par le diable qui taquinait saint Paul » :

« Le diable qui, si longtemps, m'avait brûlé du côté du cœur, maintenant me rôtitait du côté du foie, sans que ni travail, ni lectures, ni promenades, ni réfrigérants d'aucune sorte pussent me rendre la tranquillité (...) Une scission douloureuse s'opérait en moi entre la volonté et la nature. La chair disait : je veux, la conscience : je ne veux pas. »

C'est alors que Proudhon nous entrouvre ses réduits les plus intimes. Ce « platonisme » dont il dénonçait de façon imprécise le « péril » (5), il l'explicite maintenant : « O vous tous, jeunes hommes et jeunes filles, qui rêvez d'un amour parfait, sachez-le bien, votre platonisme est le droit chemin qui conduit à Sodome » (6).

*
**

Si l'on fouille dans ses moindres recoins la jeunesse de Proudhon, on n'y trouve, à part cette chaste passion, aucune aventure féminine. Son biographe, Daniel Halévy, convient que « folâtrer avec le beau sexe n'était pas de son goût » (7).

(4) *Philosophie de la Misère*, 1867, t. II, p. 384. *Carnets*, 1960-1961, t. I, p. 320; t. II, p. 340.

(5) *De la Justice dans la Révolution et dans l'Église*, édition Rivière, t. IV, p. 131-132.

(6) *Ibid.*, p. 69.

(7) D. Halévy, *op. cit.*, p. 102.

Lui-même nous avoue que lorsqu'il vivait encore à la campagne et qu'il voyait les filles de ferme masturber le taureau, *il ne sentait jamais rien pour ces luronnes* (8).

Par contre, nous lui découvrons une liaison masculine. A vingt-deux ans, il a fait la connaissance, à l'imprimerie où il travaille, d'une jeune étudiant de Besançon. Bien que d'origine sociale différente, les deux jeunes gens deviennent des inséparables : « Je vous ai connu, je vous ai aimé », écrira plus tard Gustave Fallot à Pierre-Joseph Proudhon (9). Il presse son ami de le suivre à Paris. Proudhon ne résiste pas à cet appel. Tout est commun entre eux : chambre, lit, table, bibliothèque, pécule. Ensemble, ils *platonisent*. Mais la terrible épidémie de choléra de 1836 atteint Fallot. Son ami le soigne jour et nuit. Il s'épuise pour sauver celui qu'il aime. Mais il ne réussit pas à le disputer à la mort. Sa douleur est affreuse : « Je sentis que la moitié de ma vie et de mon esprit m'était retranchée : je me trouvais seul au monde. » Le souvenir de Fallot occupe sa pensée « comme une idée fixe, une vraie monomanie ». Il se rend au Père-Lachaise et reste une heure entière en méditation sur sa tombe (10).

Toute sa vie Proudhon restera fidèle à l'amitié masculine. Dans un écrit posthume, il observera : « Tout homme a des secrets qu'il confie à un ami, et qu'il ne dit pas à sa femme » (11).

A un camarade, que lui enlève une épouse, il écrit, avec amertume : « Le mariage opère d'une façon étrange sur vous, messieurs, qui avez pris femme (...) Vous retranchant peu à peu dans le ménage, vous finissez par oublier que vous fûtes compagnons. Je croyais que l'amour, la paternité augmentaient l'amitié chez les hommes; je m'aperçois aujourd'hui que ce n'était là qu'une illusion. » Et il ajoute cette remarque, significative, pour le lecteur qui sait déjà le prix qu'il attachait à l'amitié antique : « Si Oreste avait épousé Hermione, de ce jour il eût oublié Pylade » (12).

(8) *La Pornocratie...*, éd. 1875, p. 84.

(9) Lettre du 5 décembre 1831, *Correspondance*, 1875, t. I, p. XV.

(10) D. Halévy, *op. cit.*, p. 122, 133.

(11) *La Pornocratie...*, p. 193.

(12) Lettre à Ackermann du 4 octobre 1844, *Correspondance*, t. II, p. 158-159.

Ailleurs Proudhon presse un amoureux, à qui il veut du bien, de sauvegarder sa liberté : « Souviens-toi, jeune homme, que les baisers qu'on te donne sont des liens dont tu te charges et que trois jours de carême suffisent pour faire de la femme, sans que tu t'en aperçoives, d'une douce amoureuse un tyran » (13). Proudhon voudrait préserver ses amis de la délétère influence féminine : « La conversation et la société des femmes rapetissent l'esprit des hommes, les efféminent, les émoussent » (14).

*
**

Quand il arrive à sa plume d'évoquer un beau mâle, Proudhon contient mal son émoi. Dans une curieuse parabole, il décrit un personnage de sang plébéien, dont « l'énergie passionnée, la fermeté de ses muscles, le timbre de sa voix (...) exerçaient une séduction irrésistible » au point que la jeune veuve dont il était l'un des adorateurs « ne pouvait, en sa présence, se défendre d'un frisson délicieux » (15). En revanche, l'effémination lui répugne : « Le mignon qui affecte les grâces féminines est dégoûtant. » La perspective lui fait horreur d'une société où l'homme serait « joli, gentil, mignon » et où il n'y aurait plus « ni mâles ni femelles » (16). Ailleurs Proudhon trahit sa prédilection pour l'anatomie masculine. Comparé au corps de l'homme celui de la femme est, à ses yeux, un « amoindrissement, un sous-ordre » : « Les muscles sont effacés; cette carrure virile est arrondie; ces lignes expressives et fortes sont adoucies et molles » (17).

Proudhon n'est pas tendre pour le sexe faible. Il ne trouve pas de mots assez dégradants pour stigmatiser la femme que l'amour possède. Elle jappe, elle redevient une bête, une folle, une catin, une guenon, elle est atteinte de luxure inex-

(13) *La Pornocratie...*, p. 264.(14) *Carnets*, 1961, t. II, p. 12.(15) *Contradictions Politiques*, 1864, ouvrage posthume, édition Rivière, p. 297. On peut comparer ce portrait à celui d'Hercule, athlète « aux cuisses longues et fortes » emprunté, avec complaisance, par Proudhon, à un manuel scolaire en latin (*La Guerre et la Paix*, 1861, édition Rivière, p. 15).(16) *La Pornocratie...*, p. 33, 59-63.(17) *Carnets*, 1961, t. II, p. 11.

tinguible, elle est un puits de coquinerie. « La femme sollicitée, agace, provoque l'homme; elle le dégoûte et l'embête : encore, encore, encore! » (18).

Pour Proudhon, la femme est une créature inférieure, « subalterne ». Elle ne sera jamais un « esprit fort ». Il nie radicalement le génie féminin. « Une femme ne peut plus faire d'enfants quand son esprit, son imagination et son cœur se préoccupent des choses de la politique, de la société et de la littérature. » Sa vraie vocation est le ménage : « Nous autres hommes, nous trouvons qu'une femme en sait assez quand elle raccommode nos chemises et nous fait des biftecks » (19). Accorder à la femme le droit de vote serait « porter atteinte à la pudeur familiale » et Proudhon, qui a fini par prendre pour épouse une ménagère, profère cette risible menace : « Le jour où le législateur accordera aux femmes le droit de suffrage sera le jour de mon divorce » (20).

Il va jusqu'à prescrire aux hommes de mener la femme à la trique. Elle « veut être domptée et s'en trouve bien (...) L'homme a la force; c'est pour en user; sans la force la femme le méprise (...) La femme ne hait point d'être un peu violentée, voire même violée » (21).

La bête noire de Proudhon, c'est la femme émancipée, atteinte de « nymphomanie intellectuelle », qui imite les manières masculines, la « virago », la femme de lettres, dont George Sand est, à ses yeux, le détestable prototype (22). Mais cette frénésie antiféministe lui vaudra de cinglantes ripostes. A l'âge de dix-huit ans, une jeune romancière publiera contre Proudhon un vigoureux pamphlet, suivie bientôt par une consœur (23). Rendu furieux

(18) *La Pornocratie...*, p. 30, 92, 198, 235, 265. *Contradictions politiques*, p. 298.(19) *La Pornocratie...*, p. 33, 225, 170. *De la Justice...*, t. IV, p. 304. *Carnets*, 1961, t. II, p. 12.(20) *La Pornocratie...*, p. 59. *Contradictions politiques*, p. 274.(21) *La Pornocratie...*, p. 191, 194, 267.(22) *Ibid.*, p. 28. *Carnets*, t. I, p. 227, 321, 342-343, 354; t. II, p. 202, 363.(23) Juliette La Messine (la future Madame Adam, connue en littérature sous le nom de Juliette Lamber), *Idées antiproudhoniennes*, 1858. Jenny d'Héricourt, *La femme affranchie*, 1860. Cf. Jules L. Puech, introduction à *La Pornocratie...*, édition Rivière, 1939, p. 315.

par ces attaques, Proudhon rédigerait une réponse échevelée, d'ailleurs inachevée, et qui, heureusement pour lui, ne verra le jour qu'après sa mort (24).

**

Par-delà la femme, c'est toute la société moderne en voie d'affranchissement sexuel, qui suscite l'ire de Proudhon. Il dénonce « la folie amoureuse qui tourmente notre génération », « cette pornocratie qui depuis trente ans a fait reculer en France la pudeur publique », « cet esprit de luxure et de dévergondage » qui est « la peste de la démocratie », « le culte de l'amour et de la volupté (...) cancer de la nation française ». Apostrophant ses contemporains, il leur lance : « Vous voulez de la chair ! vous aurez de la chair jusqu'au dégoût » (25). La faute en est aux arts et aux lettres, qui surexcitent les sens (26). La lecture d'un roman amoureux n'est-elle pas suivie infailliblement d'une visite à la maison de tolérance — où l'on « ne rencontre que dégoût, déplaisance, remords » ? (27). Et Proudhon de s'en prendre aux socialistes utopiques, ses prédécesseurs, qui ont voulu réhabiliter la chair, au Père Enfantin, chef de la « religion saint-simonienne » à qui il lance : « Vous êtes une église de proxénètes et de dévergondés » (28), à Charles Fourier, qui prêchait le libre essor des passions et prétendait les mettre au service de sa société régénérée (29).

Mais, plus encore que la luxure, c'est l'homophilie qui ne cesse de hanter le cerveau dérangé de Proudhon. Le communisme, en tendant « à la confusion des sexes », serait « au point de vue des relations amoureuses fatalement pédérastique » (30). Il suspecte « l'androgynie sacerdotale » des saints-simoniens tout comme l'« omnigamie » de Fourier,

(24) *La Pornocratie...*

(25) *Philosophie de la Misère*, t. II, p. 376. Cf. également *Carnets*, 1960, t. I, p. 242 : « Tous sont contents pourvu qu'ils baisent (...) On fait l'amour en chien ».

(26) *De la Justice...*, t. IV, p. 71. *Philosophie de la Misère*, t. II, p. 384. Lettre de Proudhon à Joseph Garnier, 23 février 1844 cit. par Sainte-Beuve. *P.-J. Proudhon*, 1872, p. 105.

(27) *La Pornocratie...*, p. 250. *De la Justice...*, t. IV, p. 132.

(28) *La Pornocratie...*, p. 166 et 23, 31, 108, 113.

(29) *Ibid.*, p. 229.

(30) *De la Justice...*, t. IV, p. 71.

sur qui il fait peser le soupçon inquisitorial d'avoir « étendu fort au-delà des barrières accoutumées les relations amoureuses » et d'avoir « sanctifié jusqu'aux *conjonctions unisexuelles* » (31). La fureur des sens, à l'entendre, aboutit nécessairement aux jouissances « contre nature », à la « sodomie » (32). « Nous sommes en pleine promiscuité, tant la paillardise est devenue universelle (...) Nous voilà parvenus à l'amour unisexuel » (33). Toute nation qui s'adonne au plaisir « est une nation que dévore la gangrène sodomitique, une congrégation de pédérastes » (34). La pédérastie serait « l'effet d'une volupté furieuse que rien ne peut assouvir » (35). Et il demande, sur un ton d'étrange délectation : « Y aurait-il (...) dans ce *frictus* de deux mâles, une jouissance âcre, qui réveille les sens blasés, comme la chair humaine qui, dit-on, rend fastidieux au cannibale tout autre festin ? » (36).

**

Le dernier mot de Proudhon, c'est le terrorisme anti-sexuel. Livrée à elle-même, la passion charnelle lui paraît sans remède : « Il n'a servi de rien aux Bernard, aux Jérôme, aux Origène, de vouloir dompter leur chair par le travail, le jeûne, les veilles, la solitude. » Comprimée, la passion éclate avec encore plus de furie. Au lieu de s'amortir, elle renaît de l'assouvissement et cherche de nouveaux objets : « Jouir, jouir encore, jouir sans fin » (37).

Proudhon n'hésite donc pas à appeler le législateur, le gendarme, le juge à la rescousse. Qu'on interdise le divorce, qu'on assimile la sodomie au viol et qu'on la punisse de

(31) *Avertissement aux Propriétaires*, 1842, édition Rivière, 1939, p. 222. C'est un fait que Fourier rangeait parmi les passions à utiliser en régime sociétaire l'amitié ou *affection unisexuelle*. « Dans toute branche de service, chacun voit s'empresse pour lui (...) un page qu'il chérit ». Ce service réciproque crée « entre gens du même sexe » des « charmes spéciaux » (*Théorie de l'unité universelle*, édition 1841, t. IV, p. 552).

(32) *La Pornocratie...*, p. 164, 247, 261.

(33) *De la Justice...*, t. IV, p. 131.

(34) *Ibid.*, p. 71.

(35) *Ibid.*, p. 54.

(36) *De la Justice...*, t. IV, p. 54-55.

(37) *Philosophie de la Misère*, édition 1867, t. II, p. 376, 385.

vingt ans de réclusion (38). Mieux encore, qu'on déclare légalement excusable le meurtre, par le premier venu, d'un « sodomite » pris en flagrant délit (39). Proudhon songe sérieusement à adresser une dénonciation au procureur général afin de faire poursuivre pour « immoralité » l'école phalanstérienne : « Désormais, triomphe-t-il, on est en droit de dire aux fouriéristes : vous êtes des pédérastes (...) S'il est démontré que le fouriérisme est immoral, il faut les interdire (...) Ce ne sera pas de la persécution, ce sera de la *légitime défense* » (40).

Proudhon prône, pour en finir avec la luxure, le plus implacable des eugénismes : « Il faut exterminer toutes les mauvaises natures et renouveler le sexe, par l'élimination des sujets vicieux, comme les Anglais refont une race de bœufs, de moutons et de porcs » (41). Le socialisme, tel qu'il le conçoit, emploiera les grands moyens. Le tort du christianisme n'est pas, selon lui, d'avoir voulu condamner tout rapport sexuel hors légitime mariage, mais *de n'avoir pas su le faire. La Révolution, elle, le fera* (42).

Nous voici prévenus : « *Tout se prépare pour des mœurs sévères.* » Dans la société future, « *une guerre perpétuelle* » sera faite « *aux appétits érotiques* », « *une guerre de plus en plus heureuse* ». On saura bien nous inculquer « le dégoût de la chair » (43).

Ainsi, pour éteindre « le feu du sang » (44) qui le consume, Proudhon, anarchiste en matière d'organisation sociale, tombe dans le plus autoritaire des puritanismes.

DANIEL GUERIN.

(38) *De la Justice...*, t. IV, p. 52, 298.

(39) *Carnets*, t. I, p. 232.

(40) *La Justice poursuivie par l'Église*, 1861, éd. Rivière, 1946, p. 237. *Carnets*, I, p. 168, 275, 288-289; II, p. 113, 128.

(41) *La Pornocratie...*, cit., p. 252.

(42) *De la Justice...*, IV, p. 1554.

(43) *Carnets*, I, p. 135, 190.

(44) *Philosophie de la Misère*, t. II, p. 379.

LE PROCURATEUR DE JUDÉE

(Suite — à la manière d'Anatole France)

par MICHEL MAYER.

*Qu'en sa puissance elle le consacre!
C'est au fils de Dieu que je la donne.
Que le bon France me pardonne
Cette perle tombée dans son étui de nacre.*

Le premier chapitre de *L'étui de nacre* d'Anatole France s'intitule « Le procureur de Judée ».

L. Ælius Lamia, qui fit de longs séjours à Antioche, à Césarée, à Jérusalem, rencontre aux eaux de Baies, lors d'une promenade au cap Misène, Pontius Pilatus, l'ancien procureur de Judée. Heureux de se retrouver après de longues années, ils se souviennent ensemble de l'époque où ils étaient en Syrie, l'un, préoccupé par une administration difficile, l'autre, désœuvré dans un exil aventureux; ce qui ne les empêcha pas de se fréquenter ni même de s'estimer.

Pontius Pilatus invite Lamia à dîner dans sa villa sur la mer. « Nous causerons à la Judée », dit-il.

Et le lendemain, à table, les deux amis poursuivent leur dialogue de la veille, échangeant leurs bons et leurs mauvais souvenirs...

« Mais l'exilé de Tibère n'écoutait plus le vieux magistat. Ayant vidé sa coupe de Falerne, il souriait à quelque image invisible. Après un moment de silence, il reprit d'une voix très basse, qui s'éleva peu à peu :

« — Elles dansent avec tant de langueur, les femmes de Syrie! J'ai connu une Juive de Jérusalem qui, dans un bouge, à la lueur d'une petite lampe fumeuse, sur un méchant tapis, dansait en élevant ses bras pour choquer ses cymbales... [...] J'aimais ses danses barbares, son chant un peu rauque et pourtant si doux, son odeur d'encens, le demi-sommeil dans lequel elle semblait vivre. Je la sui-

« vais partout. Je me mêlais au monde vil de soldats, de
 « bateleurs et de publicains dont elle était entourée. Elle
 « disparut un jour et je ne la revis plus. Je la cherchai
 « longtemps dans les ruelles suspectes et dans les tavernes.
 « On avait plus de peine à se déshabituer d'elle que du vin
 « grec. Après quelques mois que je l'avais perdue, j'appris,
 « par hasard, qu'elle s'était jointe à une petite troupe
 « d'hommes et de femmes qui (suivaient) un jeune thauma-
 « turge galiléen. Il se faisait appeler Jésus le Nazaréen, et il
 « fut mis en croix pour je ne sais quel crime. Pontius, te
 « souvient-il de cet homme?
 « Pontius Pilatus fronça les sourcils et porta la main à
 « son front comme quelqu'un qui cherche dans sa mémoire.
 « Puis, après quelques instants de silence :
 « — Jésus? murmura-t-il, Jésus le Nazaréen? Je ne me
 « rappelle pas.

(Ici s'arrête Anatole France.)

— Tu l'as pourtant vu de très près, car il a sans doute comparu au Prétoire, devant ton tribunal. Pour ma part, je ne l'aperçus qu'une seule fois, d'assez loin, à Capharnaüm. Il était entouré d'une foule nombreuse.

— Les cités étaient infestées de ces prédicateurs, de ces prophètes délirants, reprit Pilatus. Ils entraînaient les foules un moment, mais les prêtres et les scribes en prenaient vite ombrage. Et moi, procureur de Rome, ne devais-je pas protection au Sanhédrin, à ces sadducéens, qui détenaient officiellement la loi de Moïse?

— Ce que tu dis est juste. On racontait bien que ce Jésus faisait des choses assez spectaculaires; qu'il avait, sans doute par magie, certains pouvoirs sur les maladies les plus graves, qu'il chassait les mauvais esprits de ceux qu'ils habitaient. On a même dit qu'il redonna la vie à un mort, déjà enseveli depuis plusieurs jours. Beaucoup de Juifs s'émerveillaient de cela; beaucoup d'autres restaient prudents, car je me souviens d'avoir entendu dire, à l'époque, qu'il allait parfois à l'encontre de leur loi et de leur tradition. Il allait surtout à l'encontre de leur rancœur. Ne murmurait-on pas qu'il ne nous haïssait point, nous Romains?

— Et j'aurais donc laissé condamner le seul Juif qui acceptât le règne de César? Je veux dire, n'en déplaise à la mémoire d'Agrippa, le seul qui l'eût accepté sans contrepartie, sans même intérêts? Mon cher Ælius Lamia, ou tu veux me donner des remords, ou tu as piètre estime, toi

aussi, de ma procuratie de jadis, en Judée. Non, vois-tu, aucun Romain ne m'a parlé de cet homme. Tu es le premier à le faire, et cela, après combien d'années? Moi-même, je ne me souviens plus de lui. Et toi, de quoi te souviens-tu? D'une silhouette entrevue de loin? Un viveur tel que toi aurait-il d'autres souvenirs que ses souvenirs de débauche?

— Il y a temps pour tout — disaient les anciens. Dans ce temps là, je fréquentais des officiers de la garnison et sais-tu, Pontius Pilatus, qu'à Capharnaüm, certains d'entre eux, du moins ceux qui entendaient l'araméen, se glissaient pami les Juifs pour écouter ce Jésus. Était-ce plaisir gratuit ou pose de colons à se mêler ainsi aux indigènes pour apprécier leurs coutumes et parfois même les adopter? Toi-même, n'acceptais-tu pas, toujours de bonne grâce, l'hospitalité royale du tétrarque?

— Oh, certes! Hérode Antipas, mon adversaire personnel, était un hôte exquis. Depuis quelque vieille histoire de famille, il avait appris à ne pas mêler les affaires aux plaisirs. Lorsqu'il venait à Jérusalem, c'est en grand appareil qu'il conviait le procureur. On savait ce qu'il devait à Rome; il avait le charme, n'en parlant jamais, de ne pas l'oublier. Mais que se passait-il donc à Capharnaüm? Continue, mon cher Ælius; à la table d'Hérode, il ne se passait rien.

— Parmi ces officiers, il y avait un certain Manlius — je crois, ou plutôt... non, c'était bien Manlius, un centenier, originaire de Cappadoce et valeureux soldat, décoré, tout jeune encore, de plusieurs phalères et d'une couronne valaire par Germanicus en personne. Il parlait assez peu. Aussi l'affaire qui lui arriva, je ne la tiens pas de lui, mais d'un de ses lieutenants qui la conta au cours d'un banquet. Elle m'avait beaucoup frappé alors, puis je l'oubliai. Mais puisque notre conversation est venue sur cet homme de Judée, laisse-moi te conter à mon tour cette histoire comme j'espère me la rappeler; elle illustre assez bien, je crois, ce que je te disais il y a quelques instants.

D'un geste large, Pontius Pilatus invita son hôte à poursuivre.

— Sache d'abord que ce centenier, je le rencontrais peu chez les courtisanes; il s'adonnait aux mœurs grecques. Tu sais combien les disciplines, dont la Grèce a entouré l'attachement d'un homme pour un jeune garçon, ne sont souvent pour nous que simagrées hypocrites; car si nous, Romains, faisons toujours la part du plaisir, il faut bien

reconnaître que nous n'entendons rien à cette sorte d'amour.

Eh bien, lui, à ce qu'il paraissait, s'y entendait fort bien. Il avait ramené d'un séjour en Bithynie un garçon d'une quinzaine d'années et d'une incomparable beauté. Point n'est besoin de te décrire ce teint de miel et l'éclat doré qu'il donne à des formes parfaites, privilège de cette race, belle entre toutes. Lorsque je vis ce garçon, je fus conquis par sa grâce et sa jeune douceur; je n'ai jamais connu semblable inclination car j'ai toujours préféré le commerce plus facile des femmes, mais j'enviai, à cet instant, celui qui méritait de telles faveurs d'Eros.

Or un jour, par une forte chaleur, peut-être à l'issue d'une baignade dans quelque eau dangereuse, l'enfant fut pris de fièvre et comme paralysé.

L'amant devint fou de douleur. Ce brave Manlius gémissait, pleurait, à fendre le cœur le plus endurci. C'était grande pitié de voir ce soldat, qui, ayant si souvent affronté la mort, ne pouvait supporter sans faiblesse le trépas de son petit. Il fit venir au chevet du garçon plusieurs médecins, qui, ne comprenant rien, prescrivirent des absurdités. Un seul, digne d'Hippocrate, confessa son impuissance et révéla que l'enfant allait mourir. Le mal était connu; il était sans remède. Il ne restait plus qu'à se tourner vers les dieux; la maladie progressait vite et la mort approchait.

Fait étrange — Manlius aussitôt se calma. Il revêtit sa tunique écarlate et ses cuirs étincellants comme pour la parade, donna l'ordre qu'on ne sellât point son cheval et partit à pied, d'une allure décidée, comme s'il allait très vite vers la seule source de son salut. On le vit se diriger vers une des portes de la ville. C'est là en effet qu'il le trouva, au milieu des siens et qui leur parlait; car c'était bien à la rencontre du Nazaréen qu'il était allé. Manlius s'approcha. Le petit cercle s'entrouvrit devant l'uniforme constellé du centenier. Alors le Nazaréen cessa de parler et le regarda. Il paraît que Manlius mit un genou à terre. L'assistance, surprise, commençait à craindre; une immense gêne s'appesantit sur elle.

— Voilà bien une digne attitude pour un officier de Rome! coupa Pilatus. Heureusement pour lui que Vitellius n'en apprit jamais rien. Tout glorieux qu'il ait été auparavant, ton Manlius eût compris son erreur. Mais qu'importe, après tout, je ne suis pas un militaire, et je glorifie l'audace et l'abnégation d'un cœur si complètement épris.

— Le Nazaréen, lui, n'en fut point troublé et demanda

simplement : « Que me veux-tu? » — « Seigneur, répondit Manlius, l'enfant que j'aime est malade. Il va mourir. » — « Je vais venir chez toi, dit ce Jésus, montre-moi le chemin de ta maison. »

Alors, d'une voix forte, qui, sans doute, devait, sans y réussir, masquer l'oppression de sa douleur et retenir les larmes, Manlius cria plutôt qu'il ne dit :

— « Des médecins sont déjà venus et ils n'ont rien pu faire. Et je ne suis pas digne que tu entres dans ma demeure parce que l'attachement que j'ai pour ce garçon, la loi de ton peuple le condamne. Mais toi qui commandes au bien et au mal, dis seulement un mot, un seul mot et l'enfant sera guéri. Car je ne suis qu'un soldat, et si j'obéis à mes supérieurs, j'ordonne à ceux qui sont sous mes ordres. Je dis à l'un : va, et il va, à l'autre : viens et il vient, à mon esclave : fais cela et il le fait! »

A ces paroles, le Nazaréen fut saisi d'étonnement. Se tournant vers les siens, il leur donna la foi de Manlius en exemple, leur disant qu'il n'en avait jamais vu d'aussi grande dans tout Israël et qu'au festin de la félicité, beaucoup viendraient d'Orient et d'Occident, alors que certains parmi les Juifs en seraient bannis. Puis il ajouta pour Manlius :

« Va, qu'il soit fait selon ta foi! »

Il semble bien que l'enfant fut guéri sur l'heure, car avant que le centenier fût revenu chez lui, le mal avait déjà quitté le jeune et gracieux moribond aussi soudainement qu'il l'avait pris.

Ælius Lamia se tut et observa Pilatus.

Celui-ci semblait réfléchir. Allongé sur le klineus, il regardait son vieil ami sans le voir; puis, se redressant, il saisit le vase de Falerne et en emplit la coupe de son hôte.

— L'histoire de ce centenier est très intéressante, dit-il. Je ne sais si je dois y attacher quelque crédit, mais puisque, très cher Ælius, tu es un si parfait conteur, je te dois ta récompense. Ton récit m'a éclairé et il a redonné un peu de flamme à ma mémoire vacillante. Oui, je me souviens maintenant de ce Jésus. Il venait de Galilée. Les Juifs me l'amenèrent cette année là, juste avant la Pâque et me réclamèrent sa mort en grand tumulte. J'ai dû finir par la leur donner sans avoir pu un seul instant élucider un seul de leurs griefs. Aussi, je me lavai les mains du sang de ce juste.

Il se disait roi, semble-t-il, et les Juifs en étaient outragés.

C'était fort habile de leur part, de faire de lui un ennemi de César, quand ils savaient mon zèle à réprimer toute révolte. Sur le lithostratos, il n'avait pourtant pas l'allure d'un chef et son attitude était déjà celle d'une victime. Je n'avais devant moi qu'un pauvre illuminé, titubant de fatigue. Les visages que nous cherchons nous échappent; ce n'est jamais qu'un moment. Je ne discerne plus maintenant qu'un regard. Oui, un seul regard, étrange, à la fois d'une extrême douceur — seuls les très jeunes enfants ont de ces regards là, insoutenables de tant d'innocence — mais aussi d'une savante et douloureuse bonté, un peu comme cette chaude lueur qui anime encore le visage sévère et ravagé des grands vieillards. C'était assez inattendu chez cet homme dans la force de l'âge et j'en fus sans doute troublé, car je me surpris moi-même à poser cette ridicule et stupide question : « Es-tu vraiment roi? » Il me répondit simplement : « Tu l'as dit — Je suis roi. »

— Je ne comprends plus, s'écria Ælius Lamia. Était-il donc réellement fou, avec ses pouvoirs et ses dons? A moins que le pressentiment de ce qui l'attendait ne lui fit perdre le sens et dire n'importe quoi!

Du coup, Pontius Pilatus se leva tout à fait et fit quelques pas vers l'atrium. Il s'arrêta et s'appuya contre le fût d'une colonne du péristyle; son front toucha le marbre qui lui communiqua sa fraîcheur. Pendant un long moment, il garda le silence. Puis, d'une voix très basse, comme s'il se parlait à lui-même :

— Eh bien, je ne le pense pas — finit-il par dire — car il avait ajouté quelque chose pour contrebalancer ses dires, quelque chose qui expliquait, en quelque sorte, son affirmation, la rendait plausible; et, juridiquement, je ne pouvais en tenir aucun compte.

— Parle, Pontius. Je t'en prie, implora Ælius Lamia. Le soir tombait lentement sur les flots calmes, qui s'assombrissaient peu à peu, cependant que l'azur, là-bas, vers l'occident, s'enflammait aux derniers rayons de l'astre resplendissant, déjà disparu. Les volutes vaporeuses, dès lors obscurcies, s'amassèrent sur les nuées éclatantes et semblaient surgir de cette mer ardente comme les rocs fabuleux d'un rivage inconnu.

— Oui, je me rappelle maintenant, murmura Pontius Pilatus. Il avait ajouté : « Mon royaume n'est pas de ce monde. »

MICHEL MAYER.

NOTA.

*Ce qui passerait inaperçu,
Un zèle trompeur le fait cacher.
C'est toujours ainsi qu'on a su,
Ce qu'on n'aurait jamais cherché.*

L'Eglise voit dans ce passage des évangiles la plus belle manifestation de la foi, la plus grande preuve de la miséricorde divine et, surtout, l'annonce de l'universalité future de la rédemption.

Or, lorsque nous lisons ce texte dans nos traductions françaises, si nous en reconnaissons nettement l'enseignement exhaustif — et nous savons que les paroles mêmes du centurion sont devenues une sorte d'incantation rituelle au repas eucharistique — nous ne paraissions pas habituellement remarquer que, sur le plan humain, cette histoire est boîteuse, ou mieux, amputée. Nous comprenons parfaitement le geste et l'attitude de l'officier. Nous ne savons rien de ce qui le pousse à agir de cette façon.

La connaissance du monde antique peut donc seule nous le faire deviner, à moins que des textes plus anciens et plus fidèles soient aussi plus explicites.

Sans pousser plus avant l'exégèse, on peut en effet comparer les textes des évangiles de Matthieu, 8/5-13, et de Luc, 7/1-10, dans leurs versions française, latine et grecque.

Dans la version française, nous remarquons que le thème est identique chez Matthieu et chez Luc (Luc débute cependant d'une façon plus narrative, alors que Matthieu entre d'emblée dans le style direct).

Le centurion dit :

« Seigneur, mon *serviteur* est malade...

« Dis un seul mot et mon *serviteur* sera guéri...

« Car je dis à mon *serviteur* : Fais cela et il le fait...

« Et le *serviteur* fut guéri. »

Ce *serviteur* « à la française » est bien encombrant. Il ressemble davantage à un domestique moderne qu'à un esclave antique. On ignore son âge. Il est vague, il est terne, il est neutre, et ce qui est plus grave, on peut penser, à cause de l'emploi d'un terme unique et répété, que le *serviteur* à qui l'on dit : « Fais cela » et qui le fait — est celui-là même qui est tombé malade. Cela reviendrait à dire que l'officier ne semble pas éprouver pour son *serviteur* autre chose que l'agrément prosaïque et très bourgeois d'être bien servi. Si son attitude devant le Christ reste « antique », si ses paroles

conservent le style évangélique — on peut l'imaginer, chez lui, tel un officier de la garde nationale dans un chapitre de Balzac.

Point n'est besoin de s'étendre :

— TRADUTTORE - TRADITORE —

la cause est entendue...

et passons aux langues mortes, qui sont parfois autrement vivantes...

Dans la version latine de Luc, nous trouvons :

— Centurionis autem cujusdam servus male habens, erat moriturus : qui illi erat pretiosus
et dans la version grecque :

Ἐκατοντάρχου δέ τινος δοῦλος κακῶς ἔχων ἠμελλεν
τελευτᾶν, ὃς ἦν αὐτῷ ἐντιμος.

Nous savons là qu'il s'agit d'un esclave particulièrement estimé. (Le latin peut laisser entendre que c'est parce qu'il est d'un grand prix, mais le grec donne l'idée d'un attachement plus honorable.)

— Sed dic verbo et sanabitur puer meus.

Ἀλλὰ εἰπέ λόγῳ, καὶ ἰαθήτω ὁ παῖς μου.

Et nous savons de plus que cet esclave est un enfant.

— Invenerunt servum qui languerat, sanum

εὖρον τὸν δοῦλον ὑγιαίνοντα

mais que cet enfant est quand même un esclave.

Dans la version latine de Matthieu, nous trouvons :

— Domine, puer meus jacet in domo paralyticus,
et dans la version grecque :

κύριε, ὁ παῖς μου βέβληται· ἐν τῇ οἰκίᾳ παραλυτικός

Le centurion dit ici : mon enfant est malade...

— Sed tantum dic verbo et sanabitur puer meus

καὶ ἰαθήσεται ὁ παῖς μου.

et il redit encore ici : mon enfant sera guéri.

MAIS,

— Et dico servo meo : Fac hoc et facit.

καὶ τῷ δούλῳ μου·

C'est à un esclave qu'il donne habituellement des ordres, et cet esclave n'est pas l'enfant.

— Et sanatus est puer in illa hora

καὶ ἰάθη ὁ παῖς ἐν τῇ ὥρᾳ ἐπειρή.

et c'est l'enfant qui est guéri sur l'heure et cet enfant peut être alors de condition libre.

Nous pouvons logiquement prétendre que cet enfant de condition libre n'est ni le fils, ni le neveu du centurion.

En effet, nous retrouvons dans l'évangile de Jean, 4/46-53, une histoire un peu similaire quant au thème, mais combien différente par ailleurs, dans laquelle un officier du roi (regulus) demande à Jésus de guérir son fils. Jésus lui dit : « Va, ton fils vit. » Cela se passe à Cana et non plus à Capharnaüm.

Là, point de discours à la manière du centurion, point de foi assez grande pour étonner le Christ — point d'humilité. Et il s'agit bien du fils de l'officier, désigné successivement par :

		Mon fils	
Le fils	Son fils	(mon enfant)	Ton fils
Filius	Filium ejus	Filius meus	Filius tuus
ὁ υἱός	αὐτοῦ τὸν υἱόν	τὸ παιδίον μου	ὁ υἱός σου

et l'officier lui-même par : pater — ὁ πατήρ — le père.

Cette histoire de l'officier du roi ne vaut pas celle du centurion. Est-ce parce que, là vraiment, il ne s'agit que d'un fils?

Quand toutes les suppositions sont permises; n'exagérons pas, mais parions simplement, avec ces atouts en main que sont le contexte donné à l'évangile par la vie antique, l'attitude même du centurion et ses paroles admirables de foi mais aussi de passion, que ce miracle de Jésus n'a pas pu être provoqué par autre chose que l'amour d'un éraste pour son éromène. En quoi donc la leçon évangélique en serait-elle changée? Le fils du Dieu vivant ne condamnerait pas la femme adultère et ne détournait pas son regard de la pécheresse de Magdala. Pourquoi celui qui répéta sans cesse : « Je veux la miséricorde et non le sacrifice », condamnerait-il le seul amant d'un garçon?

— « Malheur à toi Capharnaüm! Car en vérité je te le dis, il y aura, au jour du jugement, moins de rigueur pour le pays de Sodome que pour toi. »

ESSAI DE MÉTHODOLOGIE POUR L'ÉTUDE DES ASPECTS HOMOSEXUELS DE L'HISTOIRE

(suite et fin)

par MARC DANIEL.

LACUNES DE LA DOCUMENTATION HISTORIQUE DES SEXOLOGUES.

Il faut tout particulièrement, à ce propos, attirer l'attention des historiens de l'homosexualité sur le caractère superficiel et anti-scientifique que présente trop souvent l'« introduction historique » des ouvrages de sexologie. Des savants comme Havelock Ellis, Krafft-Ebing, Moll, Tarnowsky, Magnus Hirschfeld, n'étaient pas des historiens; lorsque, pour appuyer des thèses de psychologie, d'endocrinologie, etc..., ils éprouvaient le besoin de citer des antécédents historiques, ils le faisaient sans y attacher grande importance, d'après des documents le plus souvent médiocres, et sans contrôle. Ainsi se sont perpétuées des erreurs et des légendes, dont certaines absurdes, que trop d'homosexuels d'aujourd'hui citent encore comme véritables parce qu'ils les ont lues sous la plume des grands sexologues, dont ce n'était pas le métier d'écrire l'histoire. Il paraît incroyable qu'au milieu du xx^e siècle, alors que la critique historique a atteint un degré de précision admirable, on puisse encore répéter la grotesque légende de la soi-disant Bulle *Quoniam Regnantium* que le pape Sixte IV aurait promulguée au xv^e siècle pour autoriser les cardinaux à pratiquer la sodomie en saison chaude! Ce texte est une énorme mystification due à des auteurs protestants du xvi^e siècle, pour qui toutes les armes étaient bonnes pour attaquer l'Eglise

(1) Voir *Arcadie*, n° 131-132-133.

ESSAI DE MÉTHODOLOGIE

catholique, et qui ne repose même pas sur l'ombre d'une confusion possible avec un autre texte; c'est un faux pur et simple, et cela a été prouvé de la façon la plus catégorique par les historiens du xviii^e et du xix^e siècles. Que de soi-disant « historiens » homosexuels puissent, à notre époque, se tromper encore là-dessus, cela prouve, à tout le moins, qu'ils ne sont pas doués pour le genre d'études qu'ils entreprennent, et qu'ils feraient mieux de se livrer à quelque autre activité mieux en rapport avec leurs capacités.

L'UTILISATION DES OUVRAGES HISTORIQUES RECENTS.

Certes, il n'est pas absolument nécessaire (cela serait du reste impossible) de recourir, pour chaque détail, aux sources originales contemporaines des événements que l'on raconte. Il est légitime, lorsqu'une époque ou un personnage a été correctement étudié par un historien de valeur, de considérer comme exact ce que dit cet historien. Mais encore faut-il n'appliquer ce genre de raisonnement qu'à des œuvres réellement écrites par des spécialistes de la recherche historique, auxquels on peut faire toute confiance, et non à des ouvrages de « vulgarisation » ou à des ouvrages dans lesquels l'histoire n'occupe qu'une place secondaire.

Toutes proportions gardées, ce qui a été dit plus haut concernant la critique des sources narratives s'applique aux ouvrages d'histoire plus récents, et il serait aisé de répéter ici des exemples du même genre que ceux que j'ai cités plus haut concernant Henri III et le pape Jules II. Ainsi, parmi les ouvrages historiques consacrés à un personnage aussi célèbre et aussi discuté que le roi de Prusse Frédéric II, convient-il de distinguer, d'une part ceux qui ont été écrits par des historiens allemands désireux d'exalter le héros de la Guerre de Sept Ans (et qui ont tendance à passer sous silence les aspects moins « glorieux » de sa personnalité), d'autre part ceux qui ont pour auteurs des historiens hostiles à la politique prussienne (et qui insistent volontiers, à la suite de Voltaire, sur les mœurs homosexuelles de Frédéric II, considérées par eux comme dégoûtantes), enfin ceux qu'une critique impartiale des sources nous permet de considérer comme sûrs, mais qui ne sont pas les plus nombreux.

Les mêmes précautions s'imposent, pratiquement, pour toutes les époques et toutes les civilisations, aussitôt que l'on touche à un sujet controversé. Même sur des personnages très anciens comme Alcibiade d'Athènes ou Alexandre le Grand, les opinions des historiens varient du tout au tout selon leurs goûts et leurs tendances particulières.

CONCLUSIONS.

Cependant, si tout ce qui précède devait être jugé par certains comme trop exclusivement « négatif » et « destructeur », nous répondrons que ce sont là (pardon pour le jeu de mots) des destructions constructives. Car, le terrain une fois déblayé les bâtisses branlantes qui l'encombraient, nous pourrions, sur le sol solide, élever notre édifice selon des principes rationnels et sûrs. Qu'importe si, au cours de nos recherches, nous devons renoncer à des illusions qui nous étaient chères? Nous devons aimer, par-dessus toutes choses (et même par-dessus l'homosexualité), la vérité. Bien souvent nous rencontrerons, dans le passé comme aujourd'hui, des homosexuels antipathiques et même odieux; bien souvent aussi, dans des controverses ayant opposé des homosexuels à des hétérosexuels, l'honnêteté nous obligera à prendre parti pour les hétérosexuels contre les homosexuels.

De même, chemin faisant, nous devons rectifier certains de nos points de vue initiaux, reconnaître que certaines de nos « hypothèses de travail » étaient fausses. Par exemple, il m'est arrivé souvent de penser que tel ou tel événement historique avait un « arrière-plan » homosexuel secret, de chercher à mettre cet arrière-plan en évidence, et d'être obligé, après étude, de reconnaître que je m'étais trompé. On gagne toujours plus à avouer une erreur qu'à s'y obstiner.

Enfin, il est une qualité qui, à l'égal de l'intelligence et de l'honnêteté, est indispensable aux historiens : c'est la modestie. Partir du principe que tout ce qui a été écrit par nos prédécesseurs est faux et périmé, cela est ridicule et présomptueux. Je reconnais que, jusqu'à présent, les aspects homosexuels de l'histoire ont été très négligés par la plupart des historiens; cela tient peut-être à des préjugés d'ordre moral, peut-être aussi au fait que ces aspects homosexuels sont, le plus souvent, très peu visibles à l'œil nu. Mais, de toute façon, il est bien naïf et bien prétentieux

d'en prendre prétexte pour affirmer que toute l'histoire est à réécrire du point de vue homosexuel! Quand on voit la puérilité et le néant sur lesquels débouchent les tentatives ambitieuses du genre de Gordon Rattray Taylor (dont le livre *Sex in History* est un amas d'affirmations sans preuves, de généralisations hâtives et de grossières inexactitudes), on sent toute la nécessité, si l'on veut parvenir à quelque résultat solide, de l'humilité et de la patience.

Certes, il est tentant de se lancer dans les ivresses intellectuelles de la synthèse avant d'en avoir, patiemment et obscurément, étudié en détail les différents éléments! C'est même là le défaut majeur de la plupart des apprentis-historiens, qui voudraient pouvoir écrire une Encyclopédie et révolutionner l'histoire du monde avant d'avoir écrit un article de dix pages. Sans doute en va-t-il de même dans les autres arts; sans doute l'élève architecte aimerait-il tracer le plan d'une nouvelle capitale avant de savoir construire un pavillon de banlieue. Mais, ni dans un cas ni dans l'autre, on ne peut parvenir à rien dans les grandes choses si l'on n'a pas d'abord appris dans les petites le maniement des outils.

A vouloir, dès l'abord, bouleverser les perspectives historiques, à prétendre réaliser d'un seul coup une « histoire intégrale » à base homosexuelle qui annulerait toute l'histoire traditionnelle et la remplacerait, on risque pire que l'échec : on risque de n'être pas pris au sérieux. Les montagnes qui accouchent de souris prêtent à rire. Lorsque nous aurons, patiemment et minutieusement, rétabli la vérité sur des centaines de points de détail concernant l'homosexualité dans le passé; lorsque nous aurons définitivement écarté et détruit certaines légendes et certaines idées toutes faites; lorsque nous aurons prouvé, de façon indubitable et éclatante, à force d'esprit critique et de rigueur intellectuelle, un certain nombre de faits historiques authentiques, alors, mais alors seulement, nous pourrions sans risquer d'être ridicules tenter de grandes synthèses sur l'histoire de l'homosexualité. Je n'ai pas l'impression que ce soit pour demain!

C'est d'autant moins pour demain que ce genre de grandes synthèses, qui, pour être valable, doit s'appuyer sur d'innombrables et minutieuses études de détail, ne peut se concevoir réellement que comme l'aboutissement du travail d'une équipe. Ce n'est pas un homme seul, si grand savant soit-il, qui peut comprendre toutes les langues, lire tous les

alphabets, connaître tous les livres. Or, de telles équipes, où chacun travaille non pour soi, mais pour l'œuvre commune, avec toutefois une méthode aussi précise et une honnêteté aussi rigoureuse que s'il s'agissait d'une œuvre personnelle, sont presque impossibles à réunir parmi les homosexuels dans nos conditions de vie actuelles, au moins en Europe. Nous ne manquons certes pas de bonnes volontés, mais c'est de chercheurs scientifiques que nous aurions besoin. Or le C.N.R.S. ne semble guère s'intéresser à l'histoire de l'homosexualité...

J'ai dit que l'on ne s'improvise pas historien, pas plus que l'on ne s'improvise sociologue, ou ethnologue, ou juriste, ou psychologue. Mais on peut devenir tout cela par l'étude et la persévérance. Il est même indispensable que des contacts soient maintenus entre ces différentes branches du savoir humain, qui, chacune dans son domaine, permettent de mieux connaître et comprendre l'homosexualité. L'ethnologue et le sociologue ne peuvent pas plus ignorer l'historien que celui-ci, à son tour, ne peut ignorer le psychologue ou le théologien. Entre toutes ces sciences circulent des courants d'échanges incessants et ces contacts sont d'excellentes occasions, pour chacun, de faire acte d'humilité, en constatant à quel point le faisceau réuni de toutes nos connaissances est encore mince et fragile.

En résumé — et nous concluons ainsi — la vertu souveraine qu'enseigne l'étude de l'histoire est la *modération*, mais c'est cette même vertu de modération qui en ouvre les portes. Ce n'est pas parce que les renseignements authentiques sur l'homosexualité à telle ou telle époque sont rares que l'homosexualité n'a pas existé à cette époque-là (je pense, entre autres, aux dix siècles de l'Empire byzantin) ; mais ce n'est pas une raison pour suppléer à la pauvreté de la documentation par les jeux d'une imagination romanesque. Savoir reconnaître les limites de nos possibilités, c'est la première condition, dure mais indispensable, d'un travail historique sérieux. Mieux vaut un chapitre vide qu'un chapitre rempli d'inventions fantaisistes.

L'étude de l'histoire envisagée du point de vue de l'homosexualité ne conduira pas uniquement à des conclusions favorables ou défavorables pour la cause actuelle de l'émancipation des homosexuels : mieux vaut en être conscients dès le départ.

Si, donc, l'on ne cherche à aborder cette étude que dans une intention polémique, comme moyen d'argumentation pour ou contre l'homosexualité, il est plus prudent de s'en tenir aux résultats déjà acquis, aux biographies de certains homosexuels particulièrement connus, aux textes célèbres de Platon et de Lucien, aux poésies de Virgile et de Walt Whitman, aux sonnets de Michel-Ange et de Shakespeare. Cela est sans danger, et sans grande importance de toute façon.

Mais si l'on a vraiment l'ambition de projeter de nouvelles lueurs sur un aspect peu connu de l'humanité à travers les âges, alors l'on doit, à l'entrée de la carrière, oublier que l'on est soi-même homosexuel ou hostile aux homosexuels, et ceindre ses reins de la bure du pèlerin : car la vérité ne se trouve qu'au bout d'une route dont les jalons s'appellent l'humilité, l'honnêteté et la disponibilité d'esprit.

MARC DANIEL.

DANIEL GUERIN

MÉMOIRES D'UN JEUNE HOMME EXCENTRIQUE

« La jeunesse de l'auteur... »

Julliard — 13,50 F

REGARDS SUR TROIS HOMOSEXUELS MARIÉS

II. — PAUL VERLAINE (1)

par ROBERT AMAR.

Les deux recueils de poèmes érotiques, *Hommes* et *Femmes* écrits probablement entre 1889 et 1891, parus « sous le manteau » après sa mort, viennent nous prouver sans discussion possible — même s'il n'y avait pas d'autres preuves — qu'il fut, et tout au long de sa vie, un servant passionné des deux cultes : il leur apporta avec fougue des dons naturels, décuplés par une imagination déchaînée.

Mais sa bi-sexualité n'était pas constante : elle était cyclique.

Le rapprochement des aventures et de leurs dates m'a montré qu'aux vagues homosexuelles succédaient des phases hétérosexuelles et réciproquement, chacune de durée et d'intensité variables. Ses amants, dit-il,

*... n'appartiennent pas aux classes riches :
Ce sont des ouvriers faubouriens ou ruraux.*

Il chante :

leur bouche bien fraîche aux solides baisers

autant que

leurs quinze et leurs vingt ans sans apprêts.

Il évoque, avec leurs spécialités et ce qui fait leur saveur, ses deux Charles, Odilon, Antoine, Paul, François, Auguste, Jules, Henri,

*Et vous tous ! à la file ou confondus en bande,
ou seuls, vision si nette des jours passés.
... Chéris sans nombre qui n'êtes jamais assez*

(1) Voir *Arcadie*, n°s 132 et 133.

REGARDS SUR TROIS HOMOSEXUELS MARIÉS

*... O mes amants,
Simples natures
Mais quels tempéraments !*

Il ne nous laisse pas ignorer comment rôde son désir jamais assouvi, ses caprices, ses délices préférés, ses extases sans rivales, comment se déroulent ses jeux icariens et ces fêtes de la chair où il participe de tout son être, pêle-mêle.

Il chante, en vers aussi magnificents que précis, la forme masculine et les manières variées dont il l'apprécie, comment il accomplit les rites avec ses *gamins farouches* et ses *rudes gaillards*.

Sur les *femmes*, il ne sera pas plus discret.

Beautés mûres ou non, novices ou professes, il en énumère crûment les charmes et les usages, détaillant les épaules, échine, cuisses, croupes et jambes, sans oublier les seins, *double mont d'orgueil et de luxure*.

Il fait taire les murmures de la morale pour laisser libre cours aux langueurs voluptueuses et à la science érotique. Grâce à elle, il ne redoute pas un *plus jeune mieux séduisant*.

Il préfère *la bonne simple fille des rues* aux grues,

*poseuses et bêtes poupées
rien que de chiffons occupées.*

Il nous peint le *spectacle opulent et gai* des pires impudicités. Avec l'âpre *ferveur d'un esclave*, il *s'abandonne au plaisir infernal* qui [le] tue.

*Et les manières que j'y mets
Sont friandes et convaincues.*

Ivre de ses bonnes fortunes au milieu des jeux des mains, des langues, des lèvres et des dents, *humant la chair comme une soupe*, il réclame *de gros baisers et de petits conformes* à ses appétits.

Il détaille *le vrai banquet d'un vrai gourmand* avec les hors-d'œuvres, les plats de résistance et les desserts.

*

**

Mai 1874. Un matin, le bon directeur de la prison de Mons, entre lui-même dans sa cellule, lui apportant un mauvais message : « Du courage, lisez. » C'était le jugement de séparation de corps et de biens, prononcé contre lui par le Tribunal civil de la Seine.

Il s'abattit en larmes sur sa paille : plus de foyer, plus de femme, plus d'enfant. Rendu à la liberté, il se trouvait plus seul qu'à l'intérieur de cette prison. Il se prosterna aux pieds du crucifix, se confessa, décida de renverser sa vie de fond en comble et écrivit *Sagesse* qui sera suivi de maints poèmes de la même encre.

Dès lors, l'Eglise tenait en lui le plus grand poète qu'elle ait connu depuis le Moyen Age; un poète nourri d'humilité et de candeur, dolent et transi dans la prière, un petit enfant à la touchante contrition, qui sait nous communiquer l'attendrissante douceur des retours, dans une langue qu'on dirait avoir été forgée pour cette expression même.

Dans sa cellule, il ne fut plus désormais le prisonnier mécontent des hommes mais le captif amoureux de Dieu; les années qui suivirent jusqu'à sa mort ne sauraient faire douter de cette conversion réalisée sous le coup d'une implacable souffrance.

Il a lutté, il a été la plupart du temps vaincu, mais qui se croirait le droit de lui jeter la première pierre?

La faiblesse aux humains n'est que trop naturelle, constate Racine, dans Phèdre.

Comment s'expliquent ses rechutes innombrables dont il souffrit amèrement, Huysmans nous l'a montré.

Pas armé pour la lutte, grand enfant incapable d'une volonté soutenue; au surplus, inconscient lorsqu'il avait bu :

Cette absinthe, quelle horreur! quand j'y pense.

Il la vomit, jure de ne plus boire et... recommence.

La misère l'accule dans une impasse : sans fortune et incapable de gagner son pain avec sa plume. S'il donne des leçons, il doit bientôt y renoncer, en raison de l'état de ses jambes. Les rhumatismes le font boîter, se traîner avec une canne, rester étendu sur le dos pendant des mois, avec l'hôpital comme refuge, lorsque cela va trop mal.

Sans argent, il doit habiter des hôtels borgnes et subir toutes les promiscuités; encore se montre-t-il reconnaissant envers les filles qui ont souvent bon cœur et les bohèmes du Quartier Latin qui ont pitié de lui; mais alors, comment se soustraire à ces jougs charitables?

La tentation de l'alcool et celle de la chair sont trop fortes et trop constantes pour qu'il n'y cède pas.

Quand on vit dans des garnis du dernier degré, cloué là par les infirmités, ne subsistant que par des crédits ou des emprunts, on ne peut plus diriger sa destinée, mais seulement la subir.

Il fut d'autant plus à plaindre qu'il souffrait de son existence gâchée. Il pleurait de dégoût sur lui-même et, comme tant d'autres, il buvait pour oublier.

Son ingratitude, ses faiblesses, ses indignités, il les jeta aux pieds de la Vierge et du Christ, comme le montrent ces quelques vers épars, que j'ai glanés dans ses œuvres; leur pathétique dispense de tout commentaire qui ne pourrait que l'affaiblir.

*Je ne veux plus penser qu'à ma mère Marie
Siège de la Sagesse et source des pardons.*

....

Marie, ayez pitié de moi qui ne vaud rien.

(Marie est un de ses prénoms et il fut voué au bleu et au blanc en son honneur)

*Triste corps! Combien faible et combien puni!
Et pourtant je vous cherche en longs tâtonnements.
Je suis indigne mais je sais votre clémence.
Va, mon âme, à l'espoir immense!
Ah! tuez mon esprit et mon cœur et mes sens!
Pitié pour ma faiblesse, assistez à mes luttes
Et bénissez l'effort de ma débilité!
Mes sens affreux et leur délire
Allaient me faire succomber.*

... *Je ne puis plus compter les chutes de mon cœur.*

... *J'ai fait ces vers bien qu'un bien indigne pécheur
O bien indigne, après tant de grâces données,
Lâchement, salement, froidement piétinées
Par mes pieds de pécheurs, de vil et laid pécheur.*

... *Aussi Jésus avec un immense remords
Et plein de tels sanglots! à cause de mes fautes,
Je viens et je reviens à toi, crampes aux côtés,
Les pieds pleins de cloques et les usages morts :*

... *Vous connaissez tout cela, tout cela
Et que je suis plus pauvre que personne,
Vous connaissez tout cela, tout cela,
Mais ce que j'ai, mon Dieu, je vous le donne.*

**

Au cours de notre rapide évocation biographique, nous avons vu passer, ici et là, son fils Georges, né à Paris le 30 octobre 1871.

Il ne put guère lui manifester sa tendresse car la belle-famille écartait toute ingérence de sa part dans son éducation, avec une rigueur qui s'accroissait à mesure qu'il grandissait.

En 1878, il vint le voir plusieurs fois chez la mère Mauté, mais n'écrivit plus pour avoir de ses nouvelles; c'était l'époque, il est vrai, où il avait reporté son instinct paternel sur Lucien Létinois.

Lors de la mort de sa grand-mère Verlaine, l'adolescent aurait pu revoir son père, mais il était interne en Charente-Inférieure et ne revint pas.

La correspondance reprit entre eux, tardivement, en 1895. Il ne put pas assister à ses funérailles car, en convalescence à l'hôpital de Lille où il faisait son service militaire, il fut prévenu trop tard.

J'ai voulu savoir ce qu'il advint de lui par la suite et voici ce que j'ai appris.

Il se maria à trente-cinq ans avec Alexandrine Corbeau avec qui il habita dans le XVII^e arrondissement, au 55 de la rue Gauthey; ils n'eurent pas d'enfants.

C'est à la Compagnie du Chemin de Fer Métropolitain qu'il fit carrière à partir de 1904, comme surveillant de quai puis comme chef de station. Sa stabilité contraste singulièrement avec les vagabondages paternels puisqu'il ne connut, en vingt-deux ans, que les stations de *Villiers* et de *Malesherbes* comme cadre de son travail — avec un très court entracte : mobilisé le août 1914, il était réformé deux mois après.

Il fut un agent bien considéré encore que, vers la fin, ses chefs ne furent pas sans remarquer un certain goût pour la boisson.

Il avait, physiquement, avec son père, une ressemblance étonnante, quoiqu'en plus malingre; de lui, il hérita de crises épileptiques et fut atteint de congestion cérébrale.

Il mourut le 31 août 1926, à cinquante-cinq ans, sans nous laisser malheureusement de souvenirs qui eussent pu valoir en intérêt ceux qui furent écrits par les fils d'Oscar Wilde.

*

**

Nous venons de voir se dérouler la destinée maudite et sublime de Paul Verlaine.

Par quelque côté, c'est la nôtre aussi, tirailés que nous sommes, plus ou moins, par des attractions opposées.

C'est pourquoi nous allons avec un tel élan vers lui, le poète de tous les jours, de tous les soirs, de tous les temps et que, lorsque notre âme est triste, nous reprenons le dialogue avec lui.

C'est un cœur qui parle au cœur : cela suffit à lui assurer l'immortalité.

ROBERT AMAR.

MICHEL BREITMAN

SÉBASTIEN

« *Toutes nos vieilles nostalgies...* »

DENOEL — 191 p. — 9,75 F

EILEEN BASSING

MEXICAN BLUES

« *Un petit monde étrange...* »

Ed. Robert Laffont — 455 p. — 21 F

L'AUTRE CÔTÉ DE LA MANCHE

Après avoir vu *L'autre côté de l'Atlantique* dans notre dernier numéro, faisons encore une petite traversée (en attendant le fameux tunnel, qui semble pour l'instant assez mal parti) et allons voir ce qui se passe chez nos amis anglais, dont nous n'avons pas parlé depuis janvier 1964 en *Arcadie* (n° 121).

DU NOUVEAU POUR LA LOI?

Depuis 1957, toute « l'actualité » anglaise en matière homophile reste dominée par les heurs et malheurs du rapport Wolfenden. La proposition de loi destinée à faire passer dans la pratique les recommandations de ce rapport s'est heurtée à plusieurs reprises au vote négatif de la Chambre des Communes, et — il faut bien le dire — les gouvernements successifs ne se sont pas beaucoup compromis pour la faire voter (1).

Or, un événement important s'est produit cette année : un gouvernement travailliste a succédé au gouvernement conservateur en octobre 1964, et le nouveau Lord Chancelier, Lord Gardiner, juriste réformiste à la forte personnalité, a déclaré qu'il était favorable au vote de la loi pro-Wolfenden. On ne sait encore s'il déposera lui-même au Parlement une proposition en ce sens, ou s'il se contentera d'appuyer une proposition déposée par un député de son parti. Mais, de toute façon, il est évident qu'il aura à affronter une forte opposition, car beaucoup de députés travaillistes d'esprit étroit uniront sans doute leurs voix à

(1) Encore en avril 1964, le ministre de l'intérieur Brooke déclarait qu'à son avis l'opinion publique n'avait pas changé depuis le rejet du projet de loi en 1960.

L'AUTRE CÔTÉ DE LA MANCHE

celles des conservateurs pour conjurer le spectre d'une invasion de l'Angleterre par le « vice » légalisé!

L'appui affirmé du Lord Chancelier donne, cependant, au projet de loi une force tout à fait nouvelle; il n'est peut-être plus déraisonnable d'espérer que, dans quelques mois, l'Angleterre aura renoncé à sa loi anti-homosexuelle de 1885, si absurde et si néfaste à tous points de vue.

Sans plus attendre, du reste, le Directeur des Accusations publiques au Ministère de la Justice, Mr. Norman Skelhorn, avait, dès le 16 juillet dernier, demandé aux Chefs Constables (= commissaires de police) de ne plus engager de poursuites contre des homosexuels adultes pour actes commis en privé sans lui en référer auparavant. Cette décision courageuse équivalait à recommander aux policiers de ne plus appliquer la loi de 1885! Elle a soulevé, comme il fallait s'y attendre, des réactions offensées de la part des « moralistes », mais dans l'ensemble elle a été favorablement accueillie, et on peut considérer qu'elle constitue un premier pas vers le changement de loi.

L'OPINION PUBLIQUE ET LE PROBLEME HOMOPHILE.

En définitive, l'Angleterre étant un pays démocratique, c'est l'opinion publique qui aura le dernier mot. Le Ministre conservateur Brooke avait-il raison, au mois d'avril, en affirmant qu'à son avis elle n'avait pas évolué depuis 1960 sur le problème homosexuel? De nombreux indices donnent à penser que non.

Ainsi, un sondage d'opinion effectué auprès des étudiants d'Oxford (*Students' View on Morality and the Law*, published by Paul Davies, Balliol College, Oxford) révèle que les trois quarts des étudiants estiment que l'homosexualité entre adultes consentants et en privé devrait être autorisée par la loi. Mieux : la moitié d'entre eux estime que l'homosexualité n'a, en soi, rien d'immoral! Et, chose curieuse, les étudiantes ont été encore plus indulgentes que leurs camarades masculins.

Comme chaque année, diverses personnalités de toutes tendances ont pris position en faveur de la libéralisation de la loi : ainsi (ô ironie du sort!) le marquis de Queensberry, descendant du célèbre lord du même nom, père de

Lord Alfred Douglas, qui joua jadis un rôle si cruel dans la chute et la condamnation d'Oscar Wilde.

La Homosexual Law Reform Society (société pour la réforme de la loi anti-homosexuelle) a élu comme président le professeur A.J. Ayer, philosophe bien connu du public de la télévision.

Et nous ne parlerons pas des innombrables pasteurs anglicans, méthodistes, presbytériens, etc..., qui, suivant le mouvement lancé par quelques déclarations retentissantes, s'affirment, les uns après les autres, partisans du changement de loi.

Dans l'ensemble, les articles de presse (de la presse sérieuse tout au moins) relatifs à l'homosexualité sont assez objectifs et plutôt favorables au changement de loi (ainsi *News of the World*, 19 juillet 1964, et surtout une grande enquête d'Anne Sharpley, intitulée *London's Hidden Problem* (« Le problème caché de Londres ») dans *l'Evening Standard* du 20 juillet, qui frappe par sa dignité de ton et l'image nettement sympathique qu'elle donne de l'homosexuel moyen. Plus récemment encore (*Daily Mail*, 21 octobre 1964), Monica Furlong résumait de la façon la plus impartiale et la plus libérale les principales données de la science concernant l'homosexualité. La chaîne de télévision indépendante I.T.V., de son côté, a consacré, peu après les élections, une émission au problème homosexuel, illustrée de vues d'un club homophile de Copenhague.

Tout cela ne donne guère l'impression d'une opinion publique violemment hostile en son ensemble. Sans doute, il y a toujours des bigots, des esprits étroits, des obsédés de la « moralité » (aucun pays n'en est exempt : la France moins qu'un autre), mais rien ne permet, à l'heure actuelle, d'affirmer qu'ils ont « l'Angleterre derrière eux ». Certains d'entre eux se disqualifient d'ailleurs d'eux-mêmes par leurs outrances ou par leur caractère douteux : qui ne se sentirait soulevé de dégoût en entendant le leader néonazi, Colin Jordan, affirmer que « les homosexuels font courir à la nation un risque effrayant » ? et qui prendrait au sérieux le président de la Moral Law Defence Association (« Association pour la défense de la loi morale »), dont le but proclamé est « le maintien des lois contre l'homosexualité et le divorce », lorsqu'on apprend que sa propre femme vient de demander le divorce pour cause de cruauté mentale ?

GROUPES, MOUVEMENTS ET REVUES.

A l'inverse des Etats-Unis, l'Angleterre n'a encore aucune « revue homophile » masculine à proprement parler. La Société pour la Réforme de la Loi et l'Albany Trust, qui s'y rattache, publie à intervalles assez larges un bulletin intitulé *Man and Society*, qui a déjà été signalé aux lecteurs d'*Arcadie*. Au sommaire du n° 7 de cette revue (été 1964), on relève un article de la romancière Iris Murdoch sur l'irrationalité du préjugé anti-homosexuel, une étude de Thomas K. Fitzgerald sur les « illusions » des psychiatres et des psychanalystes concernant l'homosexualité... et une violente attaque du député conservateur William Shephard contre les homosexuels : « Les stridentes réclamations des homosexuels, depuis quelques années, pour une révision de la loi en leur faveur, n'ont pas, pour autant qu'on en puisse juger, amené la moindre amélioration à leur sort. Au contraire, je pense qu'elles l'ont rendu plus dur encore qu'il n'était auparavant... Il faut bien reconnaître que l'homosexualité n'est qu'un misérable produit de remplacement comparé à la vie des gens normaux... Tout homosexuel est un danger en puissance pour les jeunes garçons... C'est un devoir pour la société de se défendre contre les homosexuels qui la menacent ». Que *Man and Society* ait ouvert ses colonnes à un tel ramassis d'agressives âneries, c'est un exemple typique du « fair play » britannique. Mais évidemment, si le Parlement de Westminster compte beaucoup de députés de ce niveau intellectuel, on s'explique que la réforme de la loi ait de la peine à passer.

L'Albany Trust, considéré comme un groupement d'utilité sociale, a participé le 9 juin à la journée nationale de quête « pour la santé mentale » (Mental Health National Appeal). Charmants paradoxes de cette vieille Angleterre... Imagine-t-on *Arcadie* faisant la quête, le dimanche, sur les trottoirs de la place de la République, en faveur de l'enfance inadaptée ?

A défaut de club et de revue homophiles masculins, Londres possède un groupe lesbien qui publie cette sympathique revue intitulée *Arena Three*, dont notre amie Raphaëlle Soriana a présenté naguère aux lecteurs (et lectrices) d'*Arcadie* les premiers numéros (2). C'est, décidément, une revue de très bon goût, pleine d'humour, de

(2) *Arcadie*, n° 129.

gaieté et de sensibilité, qui fait grand honneur à sa directrice Miss Langley et à ses collaboratrices. Souhaitons seulement que la situation... financière s'améliore et permette l'édition d'*Arena Three* en typographie, ou du moins en offset, car sa formule actuelle, en ronéotypie, est bien pauvre! En avril 1964 Miss Langley a été interviewée à la télévision londonienne : c'était la première fois qu'il était fait officiellement allusion, sur les ondes, à l'existence du problème lesbien. Quel chemin parcouru depuis la reine Victoria...!

LIVRES EN TOUT GENRE.

Il n'est pas toujours facile, pour un observateur français, de distinguer les ouvrages américains, car beaucoup de livres paraissent simultanément ou successivement chez des éditeurs de Londres et de New-York. Nous croyons cependant que les titres évoqués ci-dessous sont bien anglais.

The Birdcage (« *La cage* »), de John Bowen, analyse avec esprit la relation étrange qui unit un homosexuel de caractère faible à une forte femme, auprès de qui il trouve soutien et refuge dans les crises de son existence. La critique de ce roman a été, dans l'ensemble, excellente.

Plus léger, *The No-Road* (« *Voie sans issue* ») de Jessamy Morrison, est l'histoire d'un homme que sa femme trompe avec une autre femme au cours d'un voyage à Majorque : « hautement divertissant », selon les critiques.

Imaginary Toys (« *Les jouets imaginaires* ») de Julian Mitchell, est en partie constitué par le « journal » d'un homosexuel.

Dans le genre sérieux, Rosemary Timperly raconte, dans *Bitter Friendship* (« *Amère amitié* ») l'émouvant et discret amour de deux femmes.

Livres d'histoire littéraire : d'abord une biographie de Lord Alfred Douglas, intitulée *Bosie* (évidemment!) par Rupert Croft-Cooke, ami personnel du jeune lord. La personnalité de Bosie y apparaît nettement idéalisée, et c'est Robert Ross, le biographe de Wilde, qui y est traité de « sale petite tante vindicative ». On n'a pas fini de se battre autour du cadavre de Wilde! Sur ce même Wilde, encore un livre de H. Montgomery Hyde, *The Aftermath* (« *Après le drame* »), bien documenté et émouvant. Enfin une autobiographie de Naomi Jacob, femme de lettres

lesbienne qui connut intimement Radclyffe Hall et Lady Troubridge, intitulé modestement *Me and the Swans* (« *Les cygnes et moi* »).

Dans le domaine des essais et études scientifiques, trois ouvrages surtout sont à signaler :

The Pathology and Treatment of sexual Deviation (« *Pathologie et traitement de la déviation sexuelle* »), publié par Ismond Rosen à l'University Press d'Oxford, constitue le compte rendu d'un symposium de méthodologie essentiellement placé sous le signe de l'orthodoxie freudienne.

Plus accessible au public non-scientifique, l'essai de Douglas Plummer *Queer People* (« *Drôles de gens* ») reprend, avec chaleur et conviction, les arguments désormais classiques en faveur de l'abolition de la loi anti-homosexuelle.

Mais le plus important, dans le domaine de la « vulgarisation » du problème homosexuel auprès du public, est certainement le « Pelican Book » (livre de poche) du Dr. Storr intitulé *Sexual Deviation*. Le seul fait qu'on puisse désormais trouver, chez tous les libraires et jusque dans les halls de gares, ce petit livre sur un sujet aussi « tabou », prouve la libéralisation intellectuelle de l'Angleterre et (disons-le franchement) le retard de notre pays à cet égard. Nous donnerons prochainement un compte rendu de ce livre.

POUR TOUS LES GOUTS...

La « chronique » anglaise est certes moins pittoresque que la chronique américaine — et c'est tant mieux pour nos amis d'Outre-Manche — mais il est vrai qu'en tant qu'Européens nous nous sentons bien plus proches de Londres que de Los Angeles!

A défaut d'anecdotes ébouriffantes comme celles auxquelles nous habituent les revues américaines, il faut quand même signaler, à Covent Garden, un ballet au cours duquel on a vu un garçon et une fille se disputer l'amour d'un jeune homme, et c'est le garçon qui l'emportait (cité dans *Evening Standard* du 23 juillet par Anne Sharpley).

Sur les écrans, la « sensation » de la saison a été *The Leather Boys* (« *Garçons de cuir* ») film de Sidney Furie

qui met en scène l'histoire d'un jeune couple populaire : le garçon veut un foyer, la fille ne pense qu'à s'amuser et un ami du garçon, homophile, fait l'expérience de la solitude. La critique a été à peu près unanime en faveur du film, particulièrement remarquable par le jeu des acteurs et par la sincérité de la mise en scène. Il nous reste à espérer que nous le verrons programmé en France un jour prochain.

Les Anglais aiment bien s'amuser de temps à autre, chacun sait cela. Pendant le mois de juillet, le jeu à la mode à Londres a été de savoir si, oui ou non, Lord Boothby...? Le *Sunday Mirror* du 19 juillet affirmait être en possession d'une photo montrant le noble lord assis sur un canapé en conversation avec un célèbre gangster, l'un des chefs de la pègre londonienne.

Par la même occasion, Lord Boothby était accusé d'avoir participé avec ledit gangster à des « parties » masculines à Mayfair, de s'être compromis « avec des ecclésiastiques » à Brighton et d'être soumis à un chantage pour ces relations.

Il a fallu attendre le 1^{er} août pour que l'honorable lord écrive au *Times* une lettre de protestation, affirmant que rien n'était vrai dans les accusations du *Sunday Mirror* et que « toute l'affaire était un tissu d'atroces mensonges ». Il semble que ce soit Lord Boothby qui ait raison. Mais quel divertissement pour les badauds pendant un mois (3) !

Heureusement qu'il reste aux Anglais, pour se consoler de la décadence des mœurs de leur aristocratie, leur orgueil national ! Mais même ce dernier est mis à rude épreuve, si l'on en juge par le journal grec *Ethnikos Kiryx* qui, pour venger l'honneur de la reine Frédérica quelque peu housculée à Londres l'an dernier, écrit froidement que l'Angleterre est devenue une nation d'invertis et de pervers, et que les gens qui se respectent se gardent d'y aller.

Terminons sur ce trait notre chronique : après avoir entendu les Grecs accuser les Anglais de pratiquer... l'amour grec, mieux vaut tirer l'échelle !

(3) La circulaire du Directeur des Accusations publiques aux Chief Constables est du 16 juillet; l'article du *Sunday Mirror* est du 19 juillet. Y a-t-il un lien entre ces deux faits? Certains ont vu dans la circulaire un moyen imaginé par le gouvernement conservateur pour éviter un nouveau scandale genre Profumo. Qui sait?

LIVRES ANCIENS LIVRES NOUVEAUX

UN AUTRE PAYS

de JAMES BALDWIN (1).

On peut être tenté de croire que l'auteur de *Giovanni, mon ami*, avant tout autre chose, voulu traiter de la négritude et c'est évidemment son propos.

Mais, ce faisant, il a écrit le grand roman de l'ambivalence ou de la bisexualité.

Il n'est pas mauvais qu'on fasse une place plus large dans *Arcadie* à cette Cendrillon.

Dieu sait que c'est un sujet-piège et Baldwin, à qui il doit tenir à cœur, s'en est parfaitement tiré.

Le dessein de l'auteur n'est-il pas clairement marqué dès les premières lignes par ce passage d'Henri James placé en épigraphe : « Ce qui, en eux, frappe par-dessus tout, c'est qu'ils se rendent compte de leurs faits et gestes sans jamais utiliser aucun des termes déjà consacrés par l'usage humain. A ce langage inarticulé, ils apportent la contribution la plus importante et la plus originale; insondable est le mystère de ce qu'ils ressentent, de ce qu'ils veulent, de ce qu'ils se croient en train d'exprimer? »

L'œuvre est un peu conçue comme une sonate.

L'allegro ce pourrait être cette première partie « Le voyageur insouciant ».

Le héros en est Rufus, un batteur noir de bonne classe, que ses amours avec une pauvre blanche de Georgie vont amener à la dégradation et au suicide. Une fois entré dans le cycle infernal de la vie avec une blanche dans le monde hostile et cruel de New-York, il finit par être broyé.

Où Rufus nous intéresse, c'est que comme tous les gens de couleur et pas seulement en tant qu'exécutant de jazz, il connaît fort bien la « musique ». Il a fait le trottoir.

Il a donc eu un vie d'aventures et même connu un garçon rouquin de l'Alabama, Eric, auquel il a permis de « faire l'amour avec lui, peut-être pour le mépriser plus complètement », « l'affection, la puissance et la curiosité s'étaient toutes nouées en lui ».

(1) *Another Country*. Gallimard. Prix : 22,40 F.

Nous touchons là un point fort important — et qui n'a pas été si souvent mis en lumière — des relations que l'on peut avoir avec certaines gens de couleur.

Rufus, en effet, avait « méprisé la virilité d'Eric en le considérant comme une femme, en lui disant à quel point il était inférieur à une femme ».

Eric était faible et avait fini par fuir en Europe un amant qui ne cherchait qu'à l'avilir.

Il faut en effet une grande force de caractère pour sortir intact d'une situation de ce genre. Aux Etats-Unis, dans le creuset des passions raciales, c'est peut-être impossible.

De toutes façons, Baldwin n'est guère explicite sur les relations de Rufus et d'Eric.

Mais vis-à-vis de Leona qui, elle, n'a rien d'anormal, Rufus aussi recourt aux querelles, aux coups, à tout l'arsenal du sado-masochiste classique, « ... avec le même grondement dans la tête et la même intolérable oppression dans sa poitrine ».

Quand on ne se pardonne pas à soi-même, note très justement Baldwin, on ne pourra jamais pardonner aux autres et on continuera éternellement à commettre les mêmes erreurs.

Et survient cette nuit de novembre où Rufus, après s'être dérobé à un dernier client, après avoir dormi aux côtés de Vivaldo, son meilleur ami, finira par se jeter dans l'Hudson.

Beaucoup plus tard, Vivaldo se reprochera de ne l'avoir pas pris dans ses bras, non pas, au moins initialement, pour faire l'amour avec lui, mais pour le reconforter et le sauver.

Vivaldo n'a pas su ou pu pratiquer cette forme supérieure d'assistance, qu'on la dénomme entraide ou charité, et ce remords le poursuivra longtemps.

Et aux obsèques de Rufus on chantera : « Je suis un étranger, ne me chassez pas. Si vous me chassez, vous risquez d'avoir besoin de moi un jour. »

L'andante ou l'adagio c'est la seconde partie, « N'importe quel jour maintenant », dont tout le début situé en France est consacré aux amours — heureuses — d'Eric et Yves.

On apprend à y connaître mieux Eric, transfuge de l'Alabama, qui après bien des vicissitudes a rencontré dans un gigolo assez laid de Saint-Germain-des-Prés le grand amour de sa vie.

Pas plus que lui, Yves n'est un homosexuel exclusif et l'un comme l'autre ont des rapports avec les femmes.

Pour Eric c'est un accident, pour Yves c'est d'aimer — et passionnément — Eric qui en est un.

Au début, comme tant de garçons au foyer familial dissocié, racoler des hommes lui est apparu beaucoup plus aisé, beaucoup moins fatigant que s'occuper des filles.

Mais Eric n'a pas été le chaland habituel, il a su attendre et l'amour est né.

Au moins pour un temps leurs vies sont liées et Eric n'hésite pas — épreuve redoutable — à faire venir Yves à New-York auprès de lui. Il y aurait beaucoup à dire sur les approches et sur les mutations graduelles qui transmutent une aventure de quelques heures ou de quelques jours en une affection durable solide.

Quel en est l'élément prépondérant : hasard — volonté — sensualité — tendresse?

Cette seconde partie est aussi très largement consacrée aux amours de Vivaldo et d'Ida la sœur de Rufus, amours traversées, contrariées comme toutes les amours cela va sans dire, et plus encore pour les liaisons entre blancs et noirs.

Un des attrait de ce livre est qu'il n'est pas clos et que la finale « Vers Bethleem » pourrait annoncer une nouvelle œuvre.

Un certain soir de solitude et — nous sommes en Amérique — de beuverie, Vivaldo, essentiellement mâle — connaît entre les bras d'Eric une toute autre situation.

Pour l'un comme pour l'autre c'est une joie et une réussite inespérée, absolument libérés de cette angoisse, de cette terreur, de ces remords si fréquents outre-Atlantique.

Le roman prend fin au moment où Eric va accueillir Yves à l'aéroport, à son arrivée aux Etats-Unis.

James Baldwin a conçu et écrit une œuvre belle et exceptionnelle.

Il n'a rien caché de l'homosexualité, de ses troubles, de ses désordres, mais il a fait la part très belle à tous ceux qui ne recherchent pas exclusivement l'amour des hommes mais qui ne s'y dérobent pas quand ils le rencontrent.

Quoiqu'en pensent maints Arcadiens c'est, selon moi, la seule attitude offerte à tout civilisé supérieur et, si elle est un sujet d'étonnement pour trop de mes semblables, je souhaite qu'au terme d'une évolution déjà en marche, elle ne devienne banale au cours des prochaines décennies.

En attendant, que de bruit et de chaos en ce monde et comme le rappelle Baldwin en citant cet extrait d'un sonnet de Shakespeare :

« Quelle défense dans cette fureur la beauté pourra-t-elle offrir? Elle est aussi faible que la fleur. »

SINCLAIR.

L'AMI DE PASSAGE

roman traduit de l'anglais de
CHRISTOPHER ISHERWOOD (1).

Les livres d'Isherwood ne sont pas à proprement parler des romans. Même quand l'auteur ne se met pas sous son propre nom (comme c'est ici le cas) dans son récit, ils contiennent toujours une forte part d'autobiographie, de souvenirs personnels.

Presque tous ont pour cadre l'Allemagne avant le nazisme, comme *Mr. Norris change de train*, *Intimités berlinoises* ou *Le Monde au Crépuscule*.

Ici le propos du narrateur est plus étendu et cette chronique (ce mot me paraît décidément préférable à roman pour qualifier le livre) s'étend de 1928 aux années 1953.

Le lien entre ces épisodes, outre la personne même du conteur, est un jeune Allemand du nom de Waldemar, sans métier ni occupation très définies. Appariteur ici, barman là, Waldemar se fait une règle d'éviter le travail trop continu.

Très jeune en 1928, déjà plus mûr en 33 quand il entraîne Christopher en Grèce, tournant au gigolo dans l'immédiate avant-guerre, Waldemar, marié en Allemagne de l'Est, ne fait plus qu'une fugitive et brève apparition dans le 4^e et dernière partie de *L'Ami de passage*.

L'ami de passage c'est Isherwood qui sait merveilleusement voir, écouter, recueillir les confidences, demander fort peu aux êtres et, tout en se racontant beaucoup, ne faire au lecteur qu'un minimum d'aveux. Cette discrétion n'est pas de nos jours si fréquente.

Il y a bien des passages savoureux tout au long de cet ouvrage assez copieux, ne serait-ce que la lente mutation de Waldemar petit jeune homme insignifiant qui prend peu à peu figure de gigolo accompli avant sa transformation, assurément la plus récente mais pas l'ultime en homme marié et père de famille dans l'Allemagne orientale.

Par légers traits, sans jamais appuyer, Isherwood a réussi cette peinture délicate du gigolo mûrissant. De plus, il s'agit d'un Allemand avec tout ce que cette qualité comporte. Waldemar réussit à s'échapper en Grèce, par contre rate son implantation en Angleterre à la veille du conflit, mais survit à la guerre, se marie et engendre un petit Christophe.

Il a même enfin un métier : mécanicien d'auto.

(1) Gallimard — Down there on a visit — Prix : 22,40 F.

Quoi de plus conforme à la nature des choses que d'offrir à Waldemar de renoncer à la solitude et de s'installer au sein de cette famille pré-fabriquée pour lui?

Seulement Isherwood, plus fort que bien des nôtres, est « déterminé à n'être l'oncle de personne » et élude cette proposition.

Peut-être est-ce, implicitement, parce que, à la différence de son père, le petit Christophe n'aura jamais l'air d'un ange gothique.

Cette chronique d'un temps que nous avons vécu, relatée par un homosexuel de bonne classe, a de quoi retenir l'intérêt et bien plus que tant d'autres œuvres à sensations, ou qui se veulent telles, nous en recommandons la lecture à tous ceux pour qui la fuite du temps apporte autre chose que de mornes ressassements.

Elle fourmille de surcroît de personnages pittoresques : Ambrose, Paul, Ronny, etc..., et vous ferez, à la suite de l'auteur, de l'Allemagne à la Californie en passant par la Grèce et l'Angleterre, un demi-voyage autour du monde décrit par un homophile aussi disert que de bonne compagnie.

SINCLAIR.

LES SECRETS DU GOTHA

de GHISLAIN DE DIESBACH.

Les amateurs de généalogies princières et royales, de querelles de préséance et de protocole se précipiteront sur ce livre, et ils ne seront pas déçus. Les amateurs d'anecdotes croustillantes et des « secrets » alléchants qu'annonce le titre le seront peut-être davantage (1).

Ghislain de Diesbach — le délicat auteur d'*Iphigénie en Thuringe*, que n'ont pas oubliée les lecteurs d'*Arcadie* — a eu, cette fois, l'ambition d'être le chroniqueur des cours européennes depuis le début du XIX^e siècle. L'entreprise n'allait pas sans comporter un risque : celui de l'embrouillamini et de l'exubérance généalogiques. Je n'irai pas jusqu'à dire que l'auteur l'a évité. Ce tourbillon de Saxe-Meiningen, de Mecklembourg-Schwerin, de Slesvig-Holstein-Sonderburg-Glücksbourg et de Romanov-Holstein-Gottorp vient à bout de l'attention la plus soutenue. Des tableaux généalogiques, heureusement, viennent à l'aide du lecteur désespéré au sein de ce maelstrom, mais il faut avouer que l'énumération des destinées des neuf enfants de la reine Victoria ou de ceux du duc Maximilien en Bavière constitue un plat quelque peu indigeste.

(1) Ghislain de Diesbach, *Les secrets du Gotha*. Julliard, collection « Mappemonde », 1964, 429 p. Prix : 18 F.

J'espérais, pour ma part, que Ghislain de Diesbach, négligeant les personnages de second plan, aurait centré le faisceau de ses projecteurs sur les princes et princesses les plus pittoresques ou les plus illustres. Malheureusement, il ne l'a fait qu'à moitié, et son livre est encombré de noms insignifiants, de rameaux secondaires et obscurs des maisons princières, qui en rendent la lecture, par endroits, aussi peu excitante que celle du **Bottin Mondain**.

Restent, bien sûr, les « célébrités ». En 429 pages, il va de soi que seuls les « secrets » les plus connus pouvaient être révélés. La plupart sont du genre divertissant. Très peu, du reste, sont du domaine d'**Arcadie**. Nombreux sont les lecteurs de notre revue qui en connaissent, sur l'infant Louis-Ferdinand d'Espagne ou sur le prince Eitel-Frédéric de Prusse, bien davantage que ne leur en apprendra le livre de Ghislain de Diesbach.

Celui-ci constitue néanmoins, ne serait-ce que par l'énormité de sa documentation et l'ampleur de son érudition dynastique, une lecture à la fois piquante et instructive, que relèvent, de-ci, de-là, quelques portraits fort épicés écrits d'une plume impeccable et acérée : le style de Ghislain de Diesbach, comme ses personnages, a de la race et descend en droite ligne des grands ancêtres du XVIII^e siècle.

MARC DANIEL.

MILLE CHEMINS OUVERTS (1)

de JULIEN GREEN.

Certains auteurs, en effet, se révèlent plus proches de nous, lecteurs, en comparaison des autres. Affinités électives? Peut-être bien. Dans le cas de Green, cette entente secrète tient à la sensibilité et à la délicatesse, qu'il manifeste dans la partie la plus authentique de son œuvre : je veux parler de son homophilie et de la forme noble, qu'il lui fait adopter dans chacun de ses livres.

Dans **Partir avant le jour**, premier volume de ses mémoires, le romancier de « Minuit » évoque sa rencontre, tout jeune homme, avec un Américain de son âge, qu'il avait connu à la caserne à la veille de son affectation. Les jeunes gens vont boire un pot dans un café voisin. Rien ne se dit, rien ne semble se passer. Simplement son interlocuteur se contente de regarder le jeune Green. Ce regard clame une telle « détresse et une sorte d'appel », que celui-ci éprouve l'envie

(1) Grasset. Prix : 15 F.

de s'en aller. L'autre se rend compte du malaise produit; il se lève brusquement; paie et sort. C'est tout : mais vraiment tout, toute l'homophilie avec son secret espoir, sa misère sentimentale, son besoin de confiance à tout prix. Ce passage est l'un des plus beaux du livre. Aucun homophile, qui se souvient de ses premiers pas, de ses trébuchements dans cette voie, ne peut y rester insensible. Pour ma part, c'est là une des raisons qui me fait aimer Julien Green.

Partir avant le jour relate l'histoire de l'enfant Green, jusqu'à son départ, à dix-sept ans, pour l'armée. « **Mille chemins ouverts** » s'ouvrent sur la période militaire du jeune homme, ambulancier à travers l'Europe, jusqu'à la fin de la guerre et son embarquement pour les Etats-Unis. Les événements extérieurs occupent ici une place plus importante. Certes, il ne s'agit pas de l'existence d'un soldat au Front : trop jeune, Green n'a pas savouré les délices des tranchées; il n'a pas éprouvé la douceur des obus de la grosse Bertha. Les pieds gelés, la mort de camarades aimés, lui sont choses inconnues. Quand il pénètre enfin dans l'Allemagne vaincue, tout fier de ses galons, la guerre — cette bête hideuse — a crevé.

Ses descriptions portent sur les milieux réservistes : un monde qui sent le patronage militaire, la lâcheté des soldats camouflés, avec de vieilles dames rigides, comme cette Anglaise puritaine, « protestante jusqu'à la moelle des os », soucieuse de convertir à Calvin son entourage. Le portrait est étonnant de cette digne représentante d'Albion : d'évidence, le jeune Green a subi une manière de fascination à l'égard de ce Dragon de vertu. Mais, rassurez votre inquiétude, il y a aussi un couple — je dis bien : un couple — de jeunes Américains, objet de trouble pour Julien (d'un trouble ravi). Pour simplifier, Green les avait appelés **Jean-Sébastien**. Et voici ce qu'il en dit : « ...deux jeunes hommes (qui) partageaient la même chambre et, quand, pour une raison quelconque, ne fût-ce que l'espace d'une heure, ils étaient obligés de se séparer, l'inquiétude, puis l'angoisse et enfin une sorte de panique s'emparaient l'un de l'autre, et ils couraient dans les rues en proie à la terreur, jusqu'à ce qu'ils se fussent rejoints ».

Pour ce jeune puritain, inhibé par son éducation, ce ménage n'est pas sans susciter un mélange d'attraction et d'horreur. D'ailleurs, habitué à fuir, comme la peste, l'univers du sexe, il vit dans une obsession permanente de la chose : il écoute aux portes même les bruits de l'amour en action (si j'ose dire!). Cependant, il reste plus ou moins pur (entendez qu'il ne se satisfait pas souvent par ses seuls moyens). Sa résistance à la tentation, selon lui, s'expliquerait par une sorte de frigidité. On peut en douter, quant à nous. Lisez ce que Green écrit du jeune Ted, marin américain, installé pendant la guerre au domicile familial : « ...j'évitais de porter mon regard sur son cou rond et fort dont la nudité me gênait... Il me scandalisait, mais je ne pouvais le voir sans éprouver aussitôt un serrement d'entrailles qui me faisait souffrir ». Et, ailleurs : « ...j'étais beaucoup plus profondément troublé par la chair que je ne m'en doutais, et quelque chose

en moi tenait à le cacher ». Et voilà l'homme frigidé! Sans doute, l'aventure (assez cocasse d'ailleurs) qu'il ébauche avec une parente à lui, en Italie, tourne-t-elle au fiasco. Et, d'autre part, assez souvent, Julien Green se déclare excité surtout en esprit; le corps reste froid. Qu'est-ce que cela prouve? L'inhibition du jeune homme dû à certains principes religieux.

En outre, guidé par son directeur de conscience (mais quel prêtre ne joue pas les entremetteurs de Dieu auprès des âmes sensibles?), le jeune Green s'est voué à l'église. Il porte déjà une soutane invisible. Ses camarades à l'armée — on les comprend — le laissent de côté sur le chapitre érotique! En réalité, et là l'explication de Green se révèle satisfaisante, cet homophile était resté, à l'époque, à un stade infantile de son évolution sexuelle : « Je (me) regardais avec amour (dans les miroirs) et sans pouvoir me rassasier de ce visage qui me fascinait. » Et, joutant, « je languissais sans le savoir après le plaisir ». Voilà pour l'aspect homophile de l'œuvre, sur le plan pratique.

Car, si l'on se réfère à l'appréhension du monde par Julien Green, cette observation s'impose au contraire : toute l'œuvre baigne dans un climat homophile. Julien Green évoque l'entourage des jeunes Américains avec une tendresse qu'on ne rencontre pas chez les écrivains qui n'en sont pas. Je songe, entre autres, à l'image qu'il nous offre de ce soldat adolescent, « corps un peu fluet, tranquille, entouré d'un silence extraordinaire et d'une solitude... », sur son brancard de mutilé.

Cette homophilie ici est positive. L'auteur — après avoir confié : « Je n'ai pas honte de dire que des larmes roulèrent sur mes joues, des larmes de compassion sans doute, mais qui ressemblaient bien à des larmes d'amour... » (2) — découvrira l'horreur d'un conflit aussi absurde, cause d'un million et demi de morts dans la seule France : « ... la haine de la guerre s'installe en moi à jamais... ». Haine de la guerre, révolte contre la mort aussi.

Pour Julien Green, ce qu'il y a d'inacceptable dans la disparition d'un homme, lui apparaît après l'enterrement de sa sœur : « Où était la justice? Où la bonté? Je n'osai accuser la Providence, mais je sentis en moi quelque chose chavirer. » On ne peut s'empêcher d'évoquer, à la lecture de ces lignes, les pages que Simone de Beauvoir a écrites sur la mort de Zaza, son amie d'enfance, dans « Les Mémoires d'une jeune fille rangée » et celles — plus récentes — sur la longue agonie de sa mère, dans « Une Mort très douce ».

Le monde extérieur, comme on voit, est loin d'être oublié dans ce beau livre. Et la gravité du ton nous rend Julien Green plus fraternel encore. Au regard d'une certaine critique, néanmoins, ces « Mémoires » ne seraient pas capables d'intéresser la jeunesse d'aujourd'hui : « Les jeunes gens... (seraient) plus nets dans leur choix et surtout plus clairvoyants que (ce) faux innocent... » Outre que cette

(2) A la vue de ce jeune invalide.

observation sent le quadragénaire « averti » (je suis gentil!), elle révèle une méconnaissance certaine des jeunes dans leur ensemble. Rien ne prouve, d'abord, qu'un homophile, élevé dans un milieu comme celui de Green, adopte une attitude diffidente, au fond, de celle du jeune Julien. Au surplus, Paris ne représente pas toute la France, ni les jeunes parisiens tous les Français. Ensuite, si le jeune homme actuel est plus direct, en quoi le comportement du jeune Green pourrait-il lasser son attention? Enfin, dernier argument, ce jeune bourgeois, imbu d'orgueil et de religion, constitue déjà une exception sur le plan sexuel, dans les années 14 (rappelons-nous le couple de jeunes militaires américains, sujet de trouble pour Julien Green)!

S'il faut émettre des réserves, celles-ci proviennent surtout de ce fait : **Mille chemins ouverts**, récit d'une « enfance (préservée) qui dura jusqu'à ma vingt-deuxième année », apportent peu de révélations psychologiques, en comparaison du premier volume. Est-ce la faute de Green? Je ne pense pas. Au contraire. Et il est tout à son honneur de s'être limité à exprimer sa vie d'alors, sans y rien ajouter : « (ce livre) est écrit en réaction contre certaines autobiographies qui ne me semblent être autre chose que des mensonges ».

Ces **Mille chemins ouverts** sont loin d'ennuyer, si porté soit-on à la lecture de romans croustillants sur les relations homophiles. Il ne laissera insensible aucun de vous : ces citations très variées, que j'ai multipliées à dessein, en sont la preuve. Plus que les romans, il donne envie de connaître l'auteur. Et rappelez-vous ce que Gide, en 1929, disait de Julien Green : « Quel attachement, j'aurais eu pour lui, si je l'avais rencontré au temps de ma jeunesse! »

ANDRÉ CLAIR.

RELIURES

1964-1965

(dos en cuir - couleur verte)

12 F l'une (port compris)

CHRONIQUE DE CINÉMA

Etrange habitude en vérité que celle de voir des ressorts homosexuels un peu partout.

Bientôt aucun western n'échappera à cette manie.

Est-ce pour rameuter le chaland? Certains critiques n'ont pas hésité à caractériser ainsi *Red River* d'Howard Hawks ou encore le très innocent film comique du même réalisateur: *Le Sport favori de l'homme*.

Disons que dans l'un et l'autre cas celui qui se laisserait abuser risquerait d'être très dépité.

Dans la *Nuit de l'iguane*, par contre, Tennessee Williams a mis dans la bouche d'Ava Garner quelques répliques cinglantes pour les Arcadiennes. Le fait peut être signalé car il est plutôt rare, les sévérités étant le plus souvent réservées à leurs frères malheureux! Hormis cela, le film de John Huston offre une collection de vieilles américaines en voyage organisé d'une très réjouissante satire. Et il n'est pas jusqu'à la seule d'entre elles — Sue Lyon — qui soit plaisante — qu'on ne nous rende odieuse en la marquant d'une nymphomanie insistante.

Au chapitre des bluettes, on peut citer l'aimable et digestif *Copacabana-Palace*, co-production franco-italienne, réalisée par Steno en marge du carnaval de Rio.

Ce n'est pas « Orfeo negro » bien sûr, mais Claude Rich est étourdissant dans le rôle d'un prince allemand beaucoup plus porté sur les garçons d'étage que sur les femmes. Il y a dans ce film un peu longuet où s'entrecroisent diverses intrigues sans liens entre elles quelques passages d'excellent vaudeville. Recommandons aux amateurs beaucoup moins que le garçon d'étage d'un physique assez piètre (hypocrisie du réalisateur dans un pays où les beaux garçons sont légion) que la longue séquence où sont burinés les marins d'un yacht de grand tourisme, splendides gaillards de couleur uniquement revêtus d'un short blanc et des rayons du soleil de la baie de Rio. A tous, bonne soirée.

SINCLAIR.

GAY ATHÈNES

Agence de voyage et de tourisme

27, rue Sp. Mercouri, ATHENES (Grèce)
(Téléphone : 719-320)

Emission de billets : air, mer, rail
Réservation d'hôtels — Organisation
d'excursions — TOUS PAYS

ACCUEIL ET PRIX PARTICULIER AUX ARCADIENS

SYMPATHIQUE ACCUEIL CHEZ

BARLAY

CHEMISIER-TAILLEUR

167, boulevard du Montparnasse, Paris (VI^e)
DAN. 91-66

(ouvert tous les jours de 9 h à 20 h)
(le lundi soir jusqu'à 22 h)

Une remise est consentie aux Arcadiens

LA LICORNE

« Jeannot »

RESTAURANT

24, rue Davy, Paris-17^e
Téléphone : 627-55-91

FERMÉ LE JEUDI

Réservez votre table

A 50 mètres de BOBINO

RESTAURANT

« CHEZ MARIA »

Spécialités bretonnes

Arcadiens, faites-vous connaître,
un meilleur accueil vous sera réservé

Réservez vos tables les samedi et dimanche

16, rue du Maine, PARIS (XIV^e)
Tél. DAN. 11-61 — FERMETURE LE MARDI

CANNES

HOTEL P.L.M. **

Entièrement rénové

3, rue Hoche

Tél. : 39-20-19

Arcadiens, un accueil agréable vous est réservé

EN PLEIN CENTRE DU MARAIS
DANS UN CADRE DIGNE DE VOUS RECEVOIR

CHRISTOPHER

Restaurant

Déjeuners d'affaires
Diners aux chandelles
Soupers après spectacle

Chaque jour jusqu'à
l'aube

11, rue Beautreillis
PARIS-4^e

Réserv. 272-39-30

Métro : Saint-Paul,
Bastille, Sully-Morland